

Cubières, Michel de
Clavijo

CLAVIJO,

OU

LA JEUNESSE

DE BEAUMARCHAIS,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR M. C. PALMÉZEAUX.

A PARIS,

Chez ANT. BERAUD, Imprimeur, rue Mazarine, N°. 20, derrière le Collége des Quatre Nations;
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

ANNÉE 1806.



ERRATA.

Page 18, ligne 30, art. Clavijo. *Au lieu de lire*, je reviendrai pour voir la sœur, *lisez :*

SIDONIO.

Je reviendrai pour voir la sœur.

Page 22, ligne 37, art. Beaumarchais. *Au lieu de lire*, il n'en est qu'une qui m'oblige en ce moment, *lisez*, il n'en est qu'une qui m'afflige, etc.

Page 30, ligne 25, art. Beaumarchais. *Au lieu de lire*, où le fameux de nos journalistes, *lisez*, où le plus fameux, etc.

Page 31, art. Clavijo, premier alinéa. *Au lieu de lire*, Hélas! que puis-je apprendre? *lisez*, Hélas! que puis-je vous apprendre?

MM. les Acteurs, chacun avant d'étudier le rôle qui lui est propre, sont instamment priés de donner leur attention au présent ERRATA, sans lequel le Drame perdrait de son ordre et de son ensemble.

PRÉFACE EN FORME DE LETTRE

A MESSIEURS

Les Auteurs du COURIER DES SPECTACLES.

MESSIEURS,

VOUS dites dans votre feuille du 8 germinal an 13, en parlant de je ne sais quelle comédie dont Beaumarchais a été le héros, que *Beaumarchais s'est joué lestement de tous les principes*; vous ajoutez contre sa mémoire des traits calomnieux et controuvés; vous le peignez, en un mot, comme un intrigant et un malhonnête homme.

Vous avez quelque fois de l'esprit, quelque fois de l'impartialité et souvent de l'érudition dans vos feuilles; vous n'êtes pas faits pour marcher sur les traces de ces folliculaires à gages qui, sous le titre des *Débats*, insultent chaque jour les vertus et les talens. Permettez-moi donc de vous faire quelques observations négligées et rapides sur votre article malevole.

Vous dites qu'il *y a deux ou trois ans on publia les Mémoires historiques de Beaumarchais*, *et que l'auteur anonime a puisé dans ces Mémoires le sujet de sa pièce intitulée : Beaumarchais en Espagne*. Je sais bien qu'on a publié, il y a deux ou trois ans, une petite brochure, intitulée : *Vie de Beaumarchais*, brochure mal écrite et remplie de mensonges, mais je ne crois pas qu'on puisse lui donner le nom de Mémoires historiques.

Ne confondez-vous pas cette *Vie de Beaumarchais* avec les Mémoires ou Plaidoyers qui parurent en 1772,

1773, 1774, durant son fameux procès avec la famille Goésmann; en ce cas, pourquoi les appellez-vous des *Mémoires historiques*? Une histoire peut souvent renfermer d'excellens Plaidoyers; Tite-Live, Salluste et notre immortel de Thou, en ont souvent donné la preuve. Mais un Plaidoyer, quel qu'il soit, ne ressemble point à une histoire. Il y a trois fortes erreurs dans votre énoncé des *Mémoires historiques de Beaumarchais*, erreur de fait, erreur de titre et sur tout erreur de date : c'est beaucoup trop d'erreurs en deux lignes..... Le journaliste espagnol, qui avait trompé la sœur de Beaumarchais, est toujours appelé *Clavijo* dans les plaidoyers ou mémoires de Beaumarchais, et vous l'appelez toujours *Clavico*; c'est une quatrième erreur, mais elle est si légère, que je ne veux point la relever. Elle prouverait cependant que vous n'avez pas lu le dernier Plaidoyer de Beaumarchais, plaidoyer dont *Clavijo* est le principal personnage, et qu'ainsi vous n'avez pas pu le comparer avec la petite comédie que l'anonime a intitulée : *Beaumarchais en Espagne*; elle prouverait, en un mot, que vous raisonnez *ab hoc* et *ab hac* et sur la personne et sur les ouvrages de Beaumarchais.

Je viens de relever les torts que vous avez dans ce que vous dites, voici les torts que vous avez dans ce que vous ne dites pas.

M. Goethe, auteur allemand très-célèbre, a composé en 1774 une tragédie en cinq actes, qu'il a tirée presqu'en entier des plaidoyers ou factums de Beaumarchais, et qui est intitulée *Clavijo*. Ce *Clavijo* est imprimé à la fin du premier volume du théâtre allemand traduit en français par MM. Friedel et Bonneville, et vous ne dites pas que l'anonime a tiré presque tout entier son Beaumarchais en Espagne de la tragédie de Clavijo, du célèbre M. Goethe, auteur des Passions du jeune Werther.

Vous dites que le second acte de la pièce de l'anonime est le *meilleur*, vous dites qu'il *est écrit avec chaleur, et que le style y est plus soigné que dans les deux autres, que la scène entre Clavijo et Beaumarchais est la plus belle*, et vous ne dites pas que ce second acte est tiré presque mot à mot de l'acte second de la tragédie de Clavijo de M. Goethe. Comparez la traduction du Clavijo allemand avec le Beaumarchais en Espagne, et vous verrez que, sans le savoir et et sans le vouloir, peut-être vous avez donné à M. Goethe le plus joli baiser sur la joue de l'anonime, comme le disait Montaigne. Il est permis sans doute d'imiter les anciens et même les modernes, c'est ce qu'a fait Racine, c'est ce qu'a fait Molière, c'est ce qu'a fait Corneille lui-même; mais les copier servilement, mais les copier presque mot à mot, voilà ce qui n'est permis sur aucun théâtre du monde. Il existe un génie d'imitation sans doute, mais cé génie n'est pas dans les mots, il est dans les choses.

Vous dites à la fin de toutes vos feuilles quotidiennes que votre journal est le seul où l'on rende compte le lendemain de toutes les nouveautés dramatiques qui ont paru la veille, pourquoi n'avez-vous rendu compte de *Beaumarchais en Espagne* que cinq ou six jours après sa représentation? Il est bon d'amuser le public, comme vous le faites chaque jour, par des extraits fort agréables, mais il ne faut pas le tromper par des annonces infidèles; il ne faut pas sur tout calomnier les morts, parce que les morts ne peuvent pas se défendre, et vous avez calomnié Beaumarchais, en disant qu'*il s'était joué lestement de tous les principes*, et en le peignant comme un intrigant et un malhonnête homme.

Arrivé de ma province à Paris en 1770, j'ai beaucoup connu M. Caron de Beaumarchais, je l'ai vu à la cour, je l'ai vu à la ville, je lui ai entendu lire la

plupart de ses ouvrages, entr'autres son opéra de *Tarare* et sa charmante comédie du *Mariage de Figaro*, comédie qui a eu le plus grand succès et qui méritait de l'avoir, comédie qui a fait époque dans le dix-huitième siècle et qui le fera dans tous les siècles à venir, comédie enfin qui a beaucoup influé sur la révolution, et qui pour cette raison sera citée honorablement dans les fastes de la révolution française.

Caron de Beaumarchais fut arrêté par ordre du roi et conduit à Saint-Lazare quelques années après mon arrivée à Paris. Quelle fut sa conduite dans cette circonstance? Le roi devait de l'argent à Beaumarchais pour des fournitures que ce dernier avait faites. Beaumarchais du fond de sa prison écrivit au roi des lettres respectueuses (1) mais fières, il prouva facilement que payer ses créanciers en les faisant arrêter était une fort mauvaise manière de les payer. Le roi dont on avait surpris la religion fut très-sensible à ces remontrances. La cour était à Marli, le roi était au jeu avec une nombreuse société, lorsqu'on vint lui parler a l'oreille et lui dénoncer Beaumarchais. Le roi, dans son premier mouvement, écrivit sur une carte avec un crayon : *fourez Beaumarchais à St.-Lazare*. Le roi avait fait la faute, le roi se hâta de la réparer. Il écrivit deux jours après à Beaumarchais une lettre de sa propre main, lettre courte à la vérité, mais dans laquelle il lui annonçait sa liberté et semblait ainsi reconnaître ses torts. Or faire revenir son roi d'une erreur, lui prouver qu'il s'est trompé, lorsqu'on est dans les fers, est-ce là se jouer lestement de tous les

(1) C'est M. d'Attilly, aussi bon militaire que bon littérateur, et ami intime de Beaumarchais, qui m'a communiqué toutes ces lettres. M. d'Attilli a été assassiné à Quiberon dans le tems de nos malheureuses guerres civiles; mais avant la révolution, il allait beaucoup dans les sociétés de Paris, et tout le monde l'estimait.

principes, est-ce là se conduire en intrigant et en malhonnête homme? Beaucoup de ceux qui attaquent Beaumarchais en auraient-ils fait autant dans une pareille circonstance? et n'est-il pas démontré maintenant que si Louis XVI eût été un méchant homme, il n'y avait pour Beaumarchais qu'un pas à faire de la prison à l'échafaud? Le trait que je viens de rapporter et dont la vérité est prouvée, ne fait-il pas autant d'honneur à Louis XVI qu'à Beaumarchais; et si le roi a montré de la grandeur en cette occasion, n'est-ce pas à la noble fermeté de Beaumarchais qu'on en est redevable?

Je pourrais citer de Beaumarchais une foule d'autres belles actions, lesquelles prouveraient incontestablement qu'il ne fût ni un intrigant ni un malhonnête homme. Je me contenterai de citer la suivante dont j'ai éte témoin oculaire.

Mon ami Dorat était bien malade de la poitrine et se mourait par degrés de la maladie qui l'a enlevé aux lettres et à l'amitié, il était pour ainsi dire à l'agonie. Dorat venait d'éprouver une banqueroute qui l'avait ruiné. Beaumarchais l'apprend, et quoiqu'il ne fût pas très-lié avec Dorat, il va le trouver et lui dit: J'ai appris, monsieur, que vous veniez d'essuyer une banqueroute qui doit vous mettre à la gêne, vous êtes malade en ce moment, vous devez avoir des besoins et des dettes, et un homme de votre mérite ne doit pas y être exposé; je puis disposer de neuf mille francs et je viens vous les offrir, vous me les rendrez quand votre santé sera rétablie. Dorat mourant fut extrêmement touché de ce procédé, il accepta les 9,000 fr. et fit son billet à Beaumarchais qui d'abord ne voulait pas le recevoir. Dorat avec ces neuf mille francs paia plusieurs dettes qu'on appelle criardes et plusieurs autres dettes légitimes. Il bénissait Beaumarchais durant sa maladie et mourut huit jours après en le bé-

nissant. Trois ou quatre années s'écoulent sans que les héritiers de Dorat entendent parler des neuf mille fr. qu'il devait à Beaumarchais. Enfin je rencontre un jour Beaumarchais à une séance publique de l'académie française, et je lui parle de cette affaire. J'avais accepté malgré moi le billet de M. Dorat, me dit-il, et je l'ai brûlé en rentrant chez moi. — Mais, monsieur, les héritiers de Dorat savent que vous avez prêté neuf mille francs à leur parent, et ils veulent s'acquitter envers vous. — Ce n'est pas aux héritiers de Dorat que j'ai prêté mais à Dorat lui-même : attendons qu'il ressuscite, répliqua-t-il en souriant, et alors je lui enverrai mon huissier. Il dit, me quitta en me serrant la main, se glissa dans la foule et disparut.

Vous qui êtes les ennemis de Beaumarchais, messieurs, vous me direz peut-être que Beaumarchais n'avait point brûlé le billet de Dorat et qu'il disait l'avoir brûlé uniquement pour se faire valoir auprès des amis de Dorat et auprès de moi-même ; une preuve que le billet de Dorat a été brûlé, messieurs, c'est que la succession de Beaumarchais n'a rien réclamé auprès de la succession de Dorat, et qu'on n'a point trouvé dans les papiers de Beaumarchais aucun billet souscrit par Dorat au profit de Beaumarchais. Ce trait est d'autant plus beau que Beaumarchais, en prêtant de l'argent à Dorat, pensait bien que Dorat attaqué de la poitrine ne reviendrait point de sa maladie, et que même s'il en était revenu, il aurait été hors d'état de le lui rendre. Est-ce donc là, messieurs, se jouer lestement de tous les principes que de venir ainsi au secours d'un homme de lettres infortuné ?

Messieurs Gudin, d'Attilli et plusieurs autres hommes distingués par leurs vertus et leurs talens, et qui sont restés constamment les amis de Beaumarchais, prouvent-ils que Beaumarchais se soit joué lestement de tous les principes ?

Beaumarchais n'a-t-il pas été constamment bon père, bon époux, bon ami, bon citoyen?.. est-ce là se jouer lestement de tous les principes?

L'éducation brillante et soignée qu'il a donnée à madame sa fille, actuellement madame de la Rue, et les principes de décence, d'honnêteté et de douceur qu'il n'a cessé de lui inculquer, prouvent-ils qu'il se soit joué de tous les principes?

Si des vertus domestiques et civiles de Beaumarchais je voulais passer à ses talens littéraires, combien de choses, Messieurs, n'aurais-je pas à vous dire? Beaumarchais est le premier de nos auteurs dramatiques, qui ait excellé dans deux genres différens, le Drame et la Comédie. Que dis-je? On a attribué à Diderot l'origine du Drame ou de ce qu'on appelle *Drame*. On s'est trompé. Diderot a fait un drame excellent, le *Père de Famille;* mais il l'avait intitulé: *Comédie*, et Beaumarchais est le premier qui ait mis le nom de *Drame* à ses ouvrages dramatiques. Il a donné le nom de *Drame* à son immortelle *Eugénie*, il a donné le nom de *Drame* à ses *Deux Amis*, autre ouvrage admirable pour les caractères et surtout pour le plan. Vous ajouterez peut-être: C'est un bien faible mérite que de changer le nom de *Comédie* en celui de *Drame*, j'en conviens avec vous; mais ce qui n'est pas un faible mérite, c'est d'avoir peint la vertu dans ces deux drames, et de l'avoir fait aimer, c'est d'avoir peint le vice et de l'avoir fait haïr. Or, quand on fait haïr le vice et qu'on fait aimer la vertu, se joue-t-on lestement de tous les principes?

Vous continuerez à me dire dans vos savantes elucubrations, que Beaumarchais a été immoral dans ses gentilles comédies. Voilà précisément ce que je nierai, Messieurs. *La Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro* est à mes yeux le chef-d'œuvre de Beaumarchais, et je ne connais sur aucun théâtre du monde une pièce

à-la-fois plus gaie et plus morale. Quel est en effet le sujet du *mariage de Figaro?* C'est un époux suborneur, dégoûté ou plutôt rassasié des faveurs de sa respectable épouse, et qui voulant séduire, soit par curiosité, soit par amour, soit par libertinage, toutes les jeunes personnes qui l'entourent, est éconduit, baffoué et conspué par toutes les jeunes personnes qui l'entourent : aucune d'elles ne cède à ses vœux, aucune d'elles ne se rend à ses desirs, jusqu'à la petite Fanchette qui lui préfère avec raison le petit Page Chérubin. Est-il pour un mari libertin une punition plus sévère? existe-t-il sur aucun théâtre du monde une pièce où il y ait des tableaux plus séduisans; une pièce où il ait une critique plus fine, plus légère, plus spirituelle de nos mœurs, de nos usages et de nos travers; une pièce où les grands qui abusent de leur pouvoir, soient tournés en ridicule d'une manière plus polie, plus adroite et plus décente?

O Mariage de Figaro! ouvrage presque divin! quand est-ce qu'on nous donnera des comédies qui te ressemblent? Sera-ce Fabre d'Eglantine qui approfondit quelque fois ses sujets, mais qui les exprime toujours en vers rocailleux et barbares? Sera-ce Collin-d'Harleville qui exprime ses sujets en vers faciles et naturels, mais qui jamais ne les approfondit? Picard seul est digne de t'atteindre, ô Mariage de Figaro! et combien il est encore loin de toi, quoiqu'il ait fait quelques ouvrages non indignes de ton sourire!

Messieurs les auteurs ou rédacteurs du Courier des Spectacles, vous connaissez le *Mariage de Figaro*, vous connaissez le *Barbier de Séville*, vous connaissez la *Mère Coupable*, vous en avez parlé souvent; ne conviendrez-vous pas avec moi que, dans tous ces ouvrages dramatiques, le vice est toujours puni, la vertu toujours récompensée; et puisque la chose est ainsi, pourquoi imprimez-vous bravement, en par-

lant de la comédie ou du drame d'un anonime intitulé : *Beaumarchais en Espagne*, que Beaumarchais s'est joué lestement de tous les principes ? Ne serait-ce pas vous, Messieurs, qui vous jouez lestement de tous les principes de la morale et du goût, en attaquant un homme qui avait plus que vous de goût et de morale, en attaquant sur tout un homme qui est mort et qui ne peut vous répondre ? Je pourrais moi-même pousser plus loin cette réponse, en vous disant que vous n'avez point connu Beaumarchais et qu'ainsi il vous est impossible de le juger, et je pourrais vous répéter que Beaumarchais avait plus de goût et de morale que vous, et qu'il l'a prouvé par sa conduite et ses ouvrages ; je pourrais vous dire que la *Mère Coupable* est peut-être le meilleur de tous nos drames par la manière dont il est écrit et sur tout par la manière dont il est conduit ; je pourrais vous dire qu'Honoré Béjart a beaucoup de ressemblance avec certains journalistes ; je pourrais vous dire que monsieur G*** a vivement critiqué ce caractère parce qu'il y a vu son portrait. Mais ici vous me répondriez : Voilà des injures personnelles. Jamais je n'ai dit d'injures à personne, et pour les éviter entièrement, j'aime mieux vous parler de mon faible drame, que je soumets à votre critique et même à vos injures.

Mon faible drame est intitulé : *La Jeunesse de Beaumarchais* ou *Clavijo*. Je n'ai pas connu Beaumarchais dans sa jeunesse, mais semblable à Corneille (auquel toute-fois je ne veux point m'assimiler) qui peignait les hommes non tels qu'ils étaient mais tels qu'ils devaient être, j'ai peint Beaumarchais non tel qu'il était peut-être mais tel qu'il devait être en effet. +

L'auteur anonime de *Beaumarchais en Espagne* peut avoir des connaissances très-étendues dans toutes les sciences, il peut savoir à fond l'Algèbre, les Mathé-

+ m. René Perrin

mathiques, la Géographie, la Fable ou Mythologie, la Théologie et surtout la Jurisprudence; mais cet anonime est trop jeune, m'a-t-on dit, pour avoir connu Beaumarchais, il est trop jeune pour l'avoir rencontré dans le monde, trop jeune pour l'avoir vu, pour l'avoir entendu et sur tout pour l'avoir observé.

Pour bien peindre le caractère d'un homme célèbre, me direz vous, il n'est pas toujours nécessaire de l'avoir vu et de l'avoir entendu; il suffit d'avoir consulté l'histoire, les traditions, les contemporains et sur tout les ouvrages de l'homme qu'on veut peindre, et de réunir ainsi en un seul faisceau les traits épars de sa physionomie.

J'en conviens avec vous, messieurs, mais l'anonime pour peindre Beaumarchais, n'a consulté ni les contemporains, ni les traditions, ni l'histoire. On voit même qu'il n'a point lu les factums de Beaumarchais pour composer son drame lugubre, et qu'il n'a tiré ce drame lugubre que du drame encore plus lugubre de l'auteur des *Souffrances* ou *Passions du jeune Werther*. On voit qu'à l'exemple de M. Goethe il a voulu nous accabler de *souffrances*.

Où est en effet la gaîté aimable de Beaumarchais, sa malice spirituelle, son étourderie brillante, sa générosité, sa franchise dans la pièce de l'anonime? La pièce de l'anonime n'est autre chose qu'un camayeu insipide ou qu'un roman boursoufflé. Il n'y a pas un seul trait de la physionomie de Beaumarchais, pas un seul de ses bons mots, pas une seule de ses actions sublimes, pas une de ses réparties heureuses, pas une de ses ingénieuses saillies. On pourrait intituler la pièce de l'anonime: *Damis en Espagne*, *Valere en Espagne*, *Clitandre en Espagne*, etc. Les noms imaginaires de Clitandre, de Valère, de Damis rempliraient le même but. On verrait de même dans la pièce de l'anonime un frère qui vient venger sa sœur, et l'on



ne songerait pas plus à Beaumarchais qu'on ne songe au grand Turc ou au Pape. Je crois en effet que si l'anonime avait intitulé sa pièce *Damis en Espagne* ou la *Sœur vengée par le Frère*, sa pièce aurait eu beaucoup plus de succès que sous le titre ambitieux de *Beaumarchais en Espagne*. Le public n'aime pas qu'on le trompe, l'anonime l'a trompé sans le vouloir en lui donnant pour *Beaumarchais en Espagne* ce qui n'est point *Beaumarchais*, et le public s'est vengé en cessant d'aller voir sa pièce.

Je n'ai point le talent de Beaumarchais, moins encore le talent de l'anonime; l'anonime me surpasse de beaucoup en érudition de toute espèce. Cependant j'avais fait avant lui une petite pièce en trois actes et en prose intitulée aussi : *Beaumarchais en Espagne*, pièce que je viens de vous indiquer, messieurs, pièce que j'ai depuis intitulée : *La Jeunesse de Beaumarchais*, et l'anonime ne manquera pas de me dire : *Vous êtes orfèvre, M. Josse*. Je supporterai, sans me fâcher, toutes les plaisanteries de *l'anonime*, et je lui dirai, avec Voltaire :

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.

Je conviens même d'avance que l'anonime aura raison de se moquer un peu de moi, puisque j'essaie de me moquer un peu de lui dans cette lettre. Cependant, MM. Les Rédacteurs, à son proverbe de Molière je répondrai par le proverbe de Thémistocle : *Frappe, mais écoute*. Je crois l'anonime fort honnête homme, mais il est jeune et je suis vieux : voilà mon plus fort avantage sur l'anonime pour traiter le sujet de *Beaumarchais en Espagne* : n'est-il pas juste que je le fasse *valoir*? C'est, hélas ! un triste avantage que l'anonime ne voudra point me disputer. Que dis-je? c'est le seul avantage que j'aie sur l'anonime.

Arrivé de ma province à Paris en 1770, comme déjà je vous l'ai dit, et n'ayant point quitté Paris de-

puis cette époque, j'ai beaucoup vu Beaumarchais non seulement à la cour et à la ville, mais encore dans sa maison Vieille rue du Temple, et ensuite dans sa maison du boulevard St.-Antoine près la Bastille. Qu'ils étaient heureux les momens que j'ai passés au milieu de sa respectable famille! C'est là que j'ai eu l'honneur de faire ma cour à son aimable et vertueuse épouse; là que j'ai entendu son adorable fille tirer de la harpe et du clavecin les sons les plus doux, les plus touchans, les plus harmonieux; là que j'ai vu naître son talent qui éclipse tous les talens de ce genre; là enfin, que j'ai passé une partie de ma jeunesse à honorer la vertu et à encenser la beauté. Madame de la Rue était bien jeune alors, elle est bien jeune encore; mais semblable au génie de son père, son talent ne vieillira jamais: l'un et l'autre sont immortels.

Quant à mes relations particulières avec Beaumarchais, je dois le dire à l'anonime, et c'est à l'anonime seul que je le dis, Beaumarchais m'a écrit plusieurs lettres confidentielles, dans lesquelles il dévoile le caractère le plus aimable, le plus jovial, le plus honnête; et c'est dans ces lettres et sur tout dans la conversation de Beaumarchais, que j'ai puisé l'idée de ma pièce intitulée: *La Jeunesse de Beaumarchais*; j'en ai placé la scène en Espagne, je le devais puisqu'une grande partie de la jeunesse de Beaumarchais s'est passée en Espagne; mais le drame de M. Goethe ne m'a pas servi de grand chose, j'ai bien mieux aimé suivre les Mémoires de Beaumarchais que le drame de M. Goethe. Le drame de M. Goethe est lourd, pesant, diffus, lugubre, invraisemblable; les Mémoires de Beaumarchais sont étincelans d'esprit, de vivacité et d'excellentes plaisanteries.

MM. les Rédacteurs du journal des Débats et vous sur tout MM. les Rédacteurs du Courier des Specta-

cles, vous ne manquerez pas de dire que ma comédie ou mon drame ne vaut pas la comédie ou le drame de l'anonime, et certes vous aurez bien raison ; car je n'ai pas, je le répète, le talent de l'anonime ; mais que m'importent vos critiques et même vos injures? Le métier de journaliste est à mes yeux le dernier des métiers, c'est-à-dire, le plus vil et le plus méprisable de tous les métiers, à quelques exceptions près, exceptions très-rares. Tout journaliste est à mes yeux un misérable qui vend à la fois sa pensée et sa plume. Je le dis hautement dans cette Préface, et je le répète dans *La Jeunesse de Beaumarchais*, où le journaliste Clavijo joue un principal rôle. Ce qui m'indigne sur tout contre les journalistes, c'est que semblables aux voleurs de grand chemin, ils nous assassinent par derrière, en ne signant point leurs articles. Je ne veux ni ne dois les imiter, et par cette double raison, je signe cette préface et j'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec les sentimens que vous inspirez et les formules usitées,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

C. PALMEZEAUX.

Paris, 27 fructidor an 13.

PERSONNAGES.

CLAVIJO, journaliste et garde des archives du Roi, homme ambitieux, desirant faire sa fortune, mais honnête homme au fonds. (*jeune premier*).

SIDONIO ou Dom Sidonio, comme on voudra, ami de Clavijo, quoique gentil-homme. (*second rôle*).

M. CARON DE BEAUMARCHAIS, jeune encore, mais plein de caractère et d'amabilité, en habit de voyageur dans le 1er. Acte, habillé, dans les deux autres fort élégamment et à la française. 1er. *rôle*.

MARIA, sœur de Beaumarchais, jeune, jolie, sensible (*jeune première*).

SOPHIE-ILBERTO, sœur de Beaumarchais et de Maria, sage et prudente. (*second rôle.*)

ILBERTO, époux de Sophie et beau-frère de Beaumarchais, homme sage. (*second rôle.*)

ANSELMO, vieux domestique d'Ilberto.

La Scène se passe à Madrid, chez Madame Sophie-Ilberto, sœur aînée de Beaumarchais, mariée avec Ilberto. Il y a une porte grillée dans le fond, donnant sur une galerie.

Il faut qu'excepté Beaumarchais, tous les personnages soient vêtus à l'espagnole.

CLAVIJO,

OU

LA JEUNESSE DE BEAUMARCHAIS.

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Appartement de la maison d'Ilberto.

SCÈNE PREMIERE.

CLAVIJO, *seul.*

Dom Sidonio m'a fait prier de l'attendre ici !.... ici.... chez Ilberto, un négociant espagnol, qui a épousé la sœur de M. de Beaumarchais, jeune homme dont on dit beaucoup de bien, et qui doit, dit-on, arriver aujourd'hui à Madrid pour y voir ses deux sœurs!... Dom Sidonio, gentil-homme espagnol, venir chez un bourgeois!... Cela m'étonne, mais le voici.

SCENE DEUXIEME.

CLAVIJO, Dom SIDONIO.

Dom SIDONIO, *d'un ton léger, protecteur et faussement amical.*
Quoi! vous êtes arrivé ici avant moi, M. Clavijo!... Que j'ai de pardons à vous demander!... C'est vous seul qui êtes coupable cependant. J'étais occupé à lire votre feuille, et voilà ce qui m'a retardé : savez-vous que votre feuille est bien intitulée?... Le *Penseur* : je la fais lire quelque fois à la Reine, à son altesse royale monseigneur l'Infant, à M. le duc des Asturies, à tout ce que la cour d'Espagne a de plus grand, M. Clavijo; et tout le monde en est enchanté.

CLAVIJO.

Mon journal ne mérite pas d'aussi glorieux suffrages, seigneur Sidonio, je l'ai intitulé *Le penseur*, et j'ai rarement des pensées

neuves, je l'avoue, mon stile est quelquefois négligé, souvent diffus et presque toujours trivial.

Dom SIDONIO.

C'est la modestie qui vous fait parler ainsi, monsieur Clavijo, mais je ne suis pas votre dupe, je suis votre abonné, et tous les matins je vous admire.

CLAVIJO.

Si j'ai une qualité, la voici : Quand il paraît un bon ouvrage, j'en dis beaucoup de mal; quand il en paraît un mauvais, je l'élève jusqu'aux nues. Est-ce là ce que vous admirez, seigneur Sidonio ?

Dom SIDONIO.

Oui, mon cher Clavijo, voilà précisément ce que j'admire. Il faut, quand on écrit, être d'un avis contraire à l'avis de tout le monde, c'est un moyen de faire une grande fortune, et j'espère bien que vous la ferez. Cependant vos premiers ouvrages me faisaient plus de plaisir que ne m'en font vos derniers ; et comme nous sommes amis, je pense que vous ne vous en fâcherez pas.

CLAVIJO.

Moi, me fâcher! ah, bien au contraire! Ces premiers ouvrages dont vous parlez, je les ai écrits aux genoux de Maria, de la charmante Maria que j'ai adorée. La flamme de l'amour y respire, et cette flamme vivifie tout dans les ouvrages de littérature. Un célèbre poëte français a dit :

La sensibilité fait tout notre génie.

Dom SIDONIO.

Je ne connais pas le poëte français dont vous parlez, M. Clavijo. Un proverbe dit: Ignorant comme un Grand d'Espagne. Je suis Grand d'Espagne, et par conséquent je dois tout ignorer. Je n'approuve point cependant, et permettez-moi de vous le dire, je n'approuve point l'opinion de ce poëte francais, que vous appelez célèbre, et dont vous ne dites pas le nom. Je crois que la sensibilité est en amour un présent funeste, je crois qu'il faut faire la cour aux femmes, mais légèrement et sans jamais s'y attacher. *Mystérieusement et à l'oreille.* Il faut avoir les femmes, mon cher ami, mais les aimer, jamais. Voilà mon systême, je le suis depuis long-tems et je m'en trouve à merveille.

CLAVIJO.

Ainsi donc, seigneur Sidonio, vous êtes un papillon qui voltigez de belle en belle!

Dom SIDONIO.

Précisément, M. Clavijo. Filer le parfait amour aux pieds d'une dame, fi! la mauvaise méthode! Rappelez-vous tous les malheurs qui arrivent à ce pauvre Dom Quichotte, pour avoir été si long-tems épris de la belle Dulcinée du Toboso ?

CLAVIJO.

Ma foi, seigneur Sidonio, sans être tout-à-fait de votre avis, je conviens qu'on s'ennuie quelque fois dans la société de la même femme, je conviens que les femmes en général font perdre beaucoup de tems ; il faut les mener à la promenade, à la comédie... et moi qui écris pour la gloire, et dont le tems est si précieux....

Dom SIDONIO.

Vous ne voulez pas être pris comme un sot dans leurs filets, et vous avez raison, mon cher Clavijo, un galant homme cependant doit toujours avoir quelque amourette, quelque intrigue cachée, que dis-je, il doit en mener de front cinq ou six. Tenez, moi qui vous parle, j'ai toujours cinq ou six maîtresses.

CLAVIJO.

Je ne vous blâme pas, seigneur Sidonio, mais les intrigues d'amour ne m'intéressent plus, et les intrigues de cour sont à présent les seules que je veuille suivre : elles m'occupent tout entier, et pour un étranger qui est arrivé à Madrid sans état, sans nom, sans fortune, ne me suis-je pas assez avancé ? Avec quelle douce satisfaction je jette quelque fois un regard sur tout le chemin que j'ai fait ! Je suis journaliste en crédit, le roi m'a nommé garde d'une de ses archives. Quelle bonne aubaine ! Archiviste et journaliste à la fois, je vais dans toutes les maisons de Madrid, aimé des grands et des premiers du royaume ; mes connaissances littéraires me font estimer, ma place me fait respecter, et ma plume me fait craindre. Je suis heureux, le plus heureux des hommes.

Dom SIDONIO.

C'est fort bien d'être heureux, mon cher ami, mais chacun a sa manière de l'être dans ce monde. Il vous faut des places et de l'argent, à la bonne heure ; quant à moi l'argent ne me manque pas ; et ce qu'il me faut pour être heureux à mon tour, ce sont de jolies femmes. Maria, par exemple, a une figure charmante, le son de voix le plus doux, des yeux admirables, de la sensibilité, de la tendresse. Vous ne l'aimez plus à ce qu'il paraît, puisque l'ambition vous domine ; et je voudrais bien moi, je ne vous le cache pas, m'efforcer de vous remplacer dans son cœur, ne fût-ce que pour quelques minutes...... Mais vous ne répondez pas mon cher Clavijo, et vous voilà tout rêveur.......

CLAVIJO *avec distraction.*

Non, je ne puis oublier combien je suis parjure, ô ma chère Maria ! quoi ! j'ai trahi des sermens si solemnels ! si sacrés ! moi qui aurais pu devenir votre époux !

Dom SIDONIO.

Vous l'époux de Maria ! quelle folie ! Devenir époux dans un âge où l'on commence à peine à vivre ! se résigner sans retour à l'uniformité de la vie domestique, lorsqu'on n'est encore qu'à la

moitié de sa carrière ! lorsqu'on n'a fait encore que la moitié de ses conquêtes !.... En vérité je ne vous conçois pas, mon cher Clavijo ? est-ce que Maria n'a pas eu pour vous quelques bontés ?

CLAVIJO.

Elle ! seigneur Sidonio, j'ai soupiré six mois à ses pieds, avant de pouvoir obtenir l'honneur de lui baiser la main.

Dom SIDONIO.

Et que venez-vous donc faire dans cette maison, puisqu'elle vous traite avec tant de cruauté ?

CLAVIJO.

Elle a un frère qui doit arriver aujourd'hui, un frère plein de mérite quoique fort jeune, un frère extraordinaire pour son âge et que l'ambassadeur de France aime beaucoup, m'a-t-on dit ; je viens pour faire connaissance avec cet homme singulier, pour lui demander des nouvelles de France et les insérer toutes fraîches dans mon journal.... Que sais-je ? Je le prierai peut-être de m'aider de son crédit auprès de l'ambassadeur de France qui est, dit-on, fort lié avec notre premier ministre. Mais vous-même, seigneur Sidonio, que venez-vous faire ici ? pourquoi m'avez-vous donné rendez-vous dans cette maison ?

Dom SIDONIO

Je vous l'ai déjà fait entendre, mon cher Clavijo, vous y venez pour le frère, et c'est la sœur qui m'y attire ; je n'en suis point amoureux, mais sa beauté a fait sur moi de si vives impressions que je voudrais bien..... On m'a dit que les françaises n'étaient pas très-difficiles.

CLAVIJO.

Détrompez-vous, seigneur Sidonio, Maria est la vertu même. Mais la voici accompagnée de sa sœur ; que leur présence m'embarrasse ! fuyons, je reviendrai pour voir le frère, je reviendrai pour voir la sœur, mais quand elle sera seule.

SCÈNE DEUXIÈME.

CLAVIJO, MARIA *et* SOPHIE *entrant par le fond du théâtre*, ANSELME *dans le fond.*

SOPHIE *à Maria.*

Qu'avez-vous, ma chère Maria ? je vous trouve plus triste qu'à l'ordinaire.

MARIA.

Eh ! Comment ne le serais-je pas ? mon frère ne vient point, et cependant d'après ses lettres, il aurait dû être arrivé aujourdhui.

SOPHIE.

La journée n'est pas encore finie, ma chère sœur, elle commence à peine. Au surplus je partage votre impatience, et si vous le voulez, je vais envoyer Anselmo au devant de ses pas. Anselmo! *Anselmo s'approche*, allez sur le chemin de France, et si vous rencontrez M. de Beaumarchais, vous lui direz que ses sœurs l'attendent.

ANSELMO.

M. de Beaumarchais!

SOPHIE.

Oui, M. de Beaumarchais, est-ce que vous ne savez pas qu'il est notre frère?

ANSELMO.

Pardonnez-moi, mesdames, mais je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MARIA.

Ah! il a raison. Eh bien! ma sœur, allons-y nous-mêmes.

SOPHIE.

J'y irais avec plaisir, ma sœur, mais vous savez qu'en Espagne les femmes gardent la maison. Mon mari peut rentrer, et ne me trouvant pas ici, être en peine de moi. Je l'aime ce bon Ilberto, il est si tendre, si honnête; il m'aime à son tour avec tant de sincérité. Mais le voici lui-même, il va peut-être nous donner d'heureuses nouvelles.

SCENE TROISIEME.

Les Précédens, ILBERTO *avec joye.*

Bonjour, ma femme. *Respectueusement*, bonjour, ma chère Maria. *Vival! Vival!* Beaumarchais est arrivé.

MARIA

Il est arrivé, quel bonheur! mais quelle preuve!

ILBERTO.

Je l'ai vu, vous m'avez communiqué l'une et l'autre les lettres qu'il vous a écrites, et j'ai su par elles qu'il devait arriver aujourdhui, j'ai été l'attendre sur le chemin de France: je ne le connaissais pas, mais à cette belle figure, à cet air de gaîté et de franchise qui le distinguent, et sur tout à l'air de ressemblance qu'il a avec vous, Mesdames, j'ai dit en moi-même: C'est M. de Beaumarchais, et je lui ai sauté au cou en l'appellant cher beau-frère. C'était un peu hardi de ma part, mais il semble que les bons cœurs se devinent et s'appellent. M. de Beaumarchais m'a ren-

du salut pour salut, embrassement pour embrassement, amitiés pour amitiés, étant venu jour et nuit dans une chaise de poste; il était couvert de sueur et de poussière. Il faut, m'a-t-il dit, que je me décrasse un peu avant d'aller voir mes sœurs. Pardon, mon cher beau-frère, dites-leur, je vous prie, que je serai chez elles dans trois minutes, dites-leur aussi que j'ai quelques ordres à donner. Les trois minutes sont expirées, et voilà M. de Beaumarchais.

SCENE QUATRIEME.

MARIA, SOPHIE, ILBERTO, BEAUMARCHAIS *en habit de voyage.*

MARIA, *tombant dans un fauteuil.*

Mon frère.... Je me meurs....

SOPHIE, *courant vers elle.*

Ma sœur!.. C'est l'excès de la joie qui...

BEAUMARCHAIS.

Pardon, mes chères sœurs, si j'arrive en habit de voyage... Je voulais venir en habit plus décent, et c'est l'impatience de vous voir... Mais ciel!... j'entends des soupirs, j'entrevois même des larmes... M. Ilberto, que signifie un tableau semblable?

ILBERTO.

Hélas! Monsieur, que voulez-vous? L'excès de la joie a fait trouver mal votre sœur cadette.

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur cadette!... Marie!... Marie!... Celle pour qui je viens, celle à qui mes secours sont les plus nécessaires. Où est-elle, M. Ilberto, où est-elle?

ILBERTO.

La voilà dans ce fauteuil.

BEAUMARCHAIS *tombant aux genoux de maria et l'appellant.*

C'est moi, Marie, c'est ton frère. Peux-tu ne pas le reconnaître? peux-tu n'avoir aucun plaisir à le revoir?

MARIA.

Mon frère!... J'en doutais!... C'est pourtant lui-même... O mon frère! *Beaumarchais la relève et la mène au milieu du théâtre.*

BEAUMARCHAIS.

Mais Sophie, où est-elle?... où es-tu, ma chère Sophie?... N'es-tu pas ma sœur aussi? *Sophie, qui s'était tenue près du fauteuil de Maria, s'élance au cou de son frère.* Pardon, ma chère Sophie, si j'ai embrassé Marie la première, l'être qui souffre,

l'emporte toujours sur mon cœur, mais vous partagez le mien également; et toi, mon cher Ilberto, qui te tient à l'écart? n'es-tu pas mon frère aussi, et ne veux-tu pas que je t'embrasse? *Ilberto vole dans les bras de Beaumarchais et l'embrasse.* Pardon, monsieur Ilberto, si je viens de vous parler un peu familièrement. La joie a fait perdre la tête à Maria, la joie me l'a fait perdre aussi. Excusez-vous un délire?...

ILBERTO, *l'embrassant de nouveau.*

Voilà, mon cher Beaumarchais, comment je réponds à vos excuses. *A part.* La belle ame! et que je suis heureux d'avoir un pareil beau-frère!

BEAUMARCHAIS.

A propos, mes chères sœurs, à présent que nous sommes tranquilles et que les premiers transports sont passés, vous êtes également aimables; dites-moi, s'il vous plaît, laquelle de vous deux est marie?

MARIA.

C'est moi qui suis marie, ne vous l'a-t-on pas déjà dit?

SOPHIE *à Beaumarchais.*

C'est elle qui est marie, et vous ne pouvez l'ignorer.

BEAUMARCHAIS *à Sophie.*

C'est donc vous qui êtes Sophie.

SOPHIE.

Oui, mon frère, c'est moi. Mais pourquoi ces questions, mon cher Beaumarchais? nous en avons de bien plus intéressantes à vous faire. Notre respectable père se porte-t-il bien?

BEAUMARCHAIS *à Sophie.*

Oui, ma chère Marie.

MARIA *à Beaumarchais.*

Il doit être bien vieux à présent!

BEAUMARCHAIS *à Maria.*

Oui, ma chère Sophie, il vous donne sa bénédiction à l'une et à l'autre, et de plus 30,000 fr. à chacune par son testament qu'il a fait d'avance.

SOPHIE.

Et à vous combien vous donne-t-il, mon cher Beaumarchais?

BEAUMARCHAIS *à Sophie.*

Rien, ma chère Marie.

MARIA.

Il ne vous donne rien, mon cher Beaumarchais!

BEAUMARCHAIS *à Maria.*

Rien, ma chère Sophie. Je l'ai prié de fondre ma portion d'héritage dans la vôtre, et c'était me donner beaucoup que le plaisir de vous obliger. Les garçons d'ailleurs trouvent toujours à se placer, quand ils sont laborieux et honnêtes; n'ont-ils pas la ressource

des armes, du commerce, de l'église même? Ils n'ont qu'à travailler pour gagner leur vie. Mais les filles! les filles! Ah! que je les plains! Entourées de séduction et de pièges (1), un seul faux pas les met à la merci de tout le monde. *A Maria.* Mais qu'avez-vous? ma chère Sophie, vous paraissez troublée.

MARIA.

Ce n'est rien, mon frère, ce n'est rien. Vous savez tout d'ailleurs; je vous ai écrit tout ce qui se passe. Mais quelle rage avez-vous de m'appeller toujours Sophie, et de donner avec affectation le nom de Marie à ma sœur?

SOPHIE.

Pourquoi, en effet, me donner toujours le nom de Marie?

BEAUMARCHAIS.

Pardon, mes chères sœurs, pardon. J'ai embrassé Marie la première, et j'ai craint en cela d'avoir déplu à Sophie. Ma méprise est volontaire et vous en voyez la raison. *Souriant.* Il fallait bien vous venger de mon étourderie.

ILBERTO *à part.*

Oh! qu'il est espiègle avec grâce et malin avec délicatesse!

BEAUMARCHAIS.

Je n'avais que treize ans d'ailleurs lorsque vous êtes parties de France pour venir en Espagne. *A Sophie.* Vous, ma chère Sophie, vous y veniez épouser M. Ilberto, et vous, ma chère Marie, vous y veniez tenir compagnie à notre sœur aînée, dont vous avez toujours été inséparable. Vous n'étiez alors pas plus grandes que cela, *faisant un geste de la main.*

SOPHIE.

Et vous n'étiez guères plus grand que nous, mon très-cher frère, car nous sommes à peu-près tous les trois du même âge. Mais puisque vous nous faites des niches, il faut vous les rendre. Apprenez que Marie ne s'appelle plus Marie, mais Maria, c'est ainsi que les Maries sont nommées en Espagne.

BEAUMARCHAIS.

Maria!... ce nom est plus harmonieux que Marie. Mais Marie ou Maria, Sophie ou Sophia, je vous aimerai toujours de même. En fait d'amitié, mes chères sœurs, le nom ne fait rien à la chose; il n'en est qu'une qui m'oblige en ce moment. Je vous ai trouvées également jolies, et j'ai eu raison sans doute; mais pourquoi Maria a-t-elle sur le visage un fond de tristesse que vous n'avez pas sur le vôtre? pourquoi ses yeux paraissent-ils, plus que les vôtres, accoutumés aux larmes.

---

(1) Expression de Beaumarchais dans le drame d'*Eugénie*.

SOPHIE, *prenant la main d'Ilberto.*

Voilà ma réponse, mon cher frère, je suis heureuse avec Ilberto, et vous savez que ma sœur n'a pas trouvé encore un homme de ce caractère : ils sont rares en Espagne, en France ils le sont plus encore peut-être. Mais vous êtes venu pour consoler Maria, pour la venger s'il le faut : elle doit avoir beaucoup de confidences à vous faire, et nous vous laissons avec elle. Si Clavijo et dom Sidonio, son ami, qui viennent souvent dans notre maison, se présentent aujourd'hui, faudrait-il les laisser entrer?

BEAUMARCHAIS.

Clavijo!... oui sans doute, c'est à lui principalement que j'ai à faire.

SOPHIE, *sortant.*

Eh bien! je vais donner des ordres pour cela.

SCENE CINQUIEME.

MARIA, BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS.

Nous sommes seuls, ma chere Maria, et je suis venu en Espagne pour vous venger d'un traître. Expliquez-vous donc franchement et ne me déguisez rien.

MARIA.

Comment pourrais-je vous rien déguiser après la lettre que vous m'avez écrite? La voilà cette lettre chérie! *Elle tire une lettre de son sein et la baise.* Clavijo arrive à Madrid, il n'avait ni naissance, ni état, ni fortune; il se fait présenter dans notre maison, il y est bien accueilli. Je lui plais sans chercher à lui plaire; il me fait une déclaration, je la rejette; il ne se décourage pas et me promet de m'épouser dès qu'il aura une place; après bien des sollicitations et des démarches, il obtient cette place si désirée, il est nommé garde de l'une des archives du roi avec des appointemens non pas considérables mais honnêtes; il se fait journaliste et son journal réussit. Que dis-je? le succès de son journal lui tourne la tête, il se répand dans la société et y obtient des succès plus flatteurs encore; il y rencontre des femmes aimables, spirituelles et sur tout coquettes. Un jour... ah! je frémis encore quand j'y pense!... un jour que je me promenais tranquillement accompagnée de ma sœur, je vois Clavijo, mon cœur palpite; je le vois donnant la main à une belle dame pompeusement parée et s'énorgueillissant aux yeux de tout le monde de sa nouvelle conquête. Je lui fais un léger salut, il me le rend par un salut très-profond

et poursuit son chemin avec sa dame. Je rentre chez moi avec ma sœur ; alors n'écoutant plus que ma jalousie, et devenant tout-à-fait espagnole, je me travestis pour aller le trouver *incognito* ; je m'arme d'un poignard, je prépare un poison terrible...

BEAUMARCHAIS.

Jeune insensée, qu'avez-vous fait?...

MARIA.

Rassurez-vous, mon frère, je n'ai fait tout cela qu'en imagination. Les françaises sont jalouses mais ne sont pas cruelles ; elles pleurent quand on leur est infidèle, mais elles ne se vengent pas. Je vous rends compte d'un rêve, et s'il faut poursuivre, je vous dirai qu'au milieu de la nuit, le voyant soupirer auprès de sa nouvelle amante, je lève la main pour percer le cœur du traître, pour le déchirer et l'anéantir, lorsque tout-à-coup je me réveille... Oh! quel singulier moment !... tout-à-coup je redeviens française c'est-à-dire indulgente, bonne, sensible ; j'oublie tout...

BEAUMARCHAIS.

Mais ce n'est qu'en rêve, ma chère Maria, que vous avez tout oublié.

MARIA.

Oh oui, ce n'est qu'en rêve, et je vous prie de le bien observer.

BEAUMARCHAIS.

J'observe tout, ma chère Maria, Clavijo vous avait fait la promesse de vous épouser, vous l'aimiez, il vous aimait ; et malgré vos promesses réciproques, Clavijo vous abandonne, et c'est une femme de Prado qu'il veut épouser. Je suis bon homme, je ne cherche qu'à pardonner, mais la conduite de Clavijo est impardonnable, et je vous le répète, je vous vengerai d'un traître ; je vous vengerai d'un homme qui aurait dû baiser la poussière de vos pieds.

MARIA.

Ce n'est pas lui qui est coupable, mon cher frère, il a pour ami un certain Sidonio, grand d'Espagne de la troisième classe ; c'est cet homme qui l'a égaré, c'est dom Sidonio qui l'a empêché de tenir la parole qu'il m'avait donnée.

BEAUMARCHAIS.

Qu'est-ce que c'est que ce dom Sidonio ?

MARIA.

Un homme sans génie, sans esprit et sans mœurs, mais il a un nom, de la fortune, il est fort repandu dans le grand monde, fort accueilli par les femmes ; il ne les aime pas, il les trompe, et c'est-là son plus grand plaisir.

BEAUMARCHAIS.

Ainsi donc les Espagnols ont aussi leurs petits maîtres! Ce dom Sidonio ressemble beaucoup à ces messieurs sans mœurs, sans

talens, sans conduite, qu'en France on appelle des *roués*. Ces messieurs tournent la sensibilité en ridicule, et les liens de l'amitié, de l'amour, de l'himen sur-tout, leur paraissent des liens frivoles; ils ne cherchent à obtenir les bonnes grâces d'une femme que pour la coucher sur leurs tablettes; ils n'empruntent de l'argent que pour ne pas le rendre, et leurs vices parés des plus belles couleurs sont pris pour des vertus par les bons Parisiens Mais je ne suis pas dupe moi de tout ce faux éclat, je vis dans le monde comme un autre, mais je n'en contracte point les souillures. Je suis jeune encore, mais je ne suis pas encore corrompu; je crois à l'amitié, à l'amour, à la probité. Quand j'ai pris un engagement soit avec une femme, soit avec un homme, je le remplis avec une religieuse exactitude; et quoique j'aie déja beaucoup d'ennemis, je ne leur en veux pas, que dis-je? je leur pardonne de me haïr; car malgré mes faibles qualités, j'ai des défauts sans nombre, je suis orgueilleux, susceptible; j'aime qu'on rende hommage à mon mérite, je suis même un peu querelleur, et me battre avec un homme que je n'estime pas est pour moi le bonheur suprême. Je me battrai aujourd'hui, oh! oui je me battrai non pas pour moi, ma chère sœur, mais pour vous, mais pour vous faire rendre ce qui vous est dû; et soyez sûre qu'aujourd'hui ou demain, je couperai les oreilles à M. Clavijo, à dom Sidonio peut-être, et que je les apporterai à vos pieds.

MARIA.

Ah! mon frère, que dites-vous? vous battre avec un grand d'Espagne, vous!

BEAUMARCHAIS.

Eh! que m'importe la grandesse ou la grandeur, quand ma sœur est offensée et qu'il s'agit de la défendre?

MARIA.

Mais vous n'êtes pas gentil-homme.

BEAUMARCHAIS *gaîment*.

Non, mais les dames me trouvent assez *gentil*. Ecoute-moi, ma chère sœur, je t'aime et je t'aime d'autant plus que tu es infortunée, que tu es abandonnée et trahie. Les dames donnent des coups d'éventail aux amans parjures, un frère tel que moi doit leur donner des coups d'épée. Je proposerai un cartel à M. Clavijo, à dom Sidonio, son conseil, et qui en cette qualité est plus coupable que lui peut-être; je les défierai l'un et l'autre, et s'ils ne veulent pas se battre, je les chansonnerai. Car on peut faire des chansons quoiqu'on ne soit pas grand poëte et les miennes ont déja eu quelque succès dans la capitale de la France. Je me sens d'ailleurs quelques dispositions pour l'art dramatique, et c'est une arme bien puissante que le théâtre quand on veut se venger d'un ennemi. Quel plaisir de rire à ses dépens et de faire rire toute

une ville, toute une province, tout un royaume. Les grands ont des armées pour nous opprimer, nous-autres pauvres auteurs, nous n'avons que le ridicule; et quand on sait bien le manier on est sûr d'être toujours vainqueur.

MARIA.

C'est une belle chose, mon cher frère, que des chansons et des comédies, mais il vaut mieux encore ne pas condamner sans entendre, il vaut mieux s'expliquer honnêtement et avec tranquillité que de se battre avec étourderie. Clavijo m'a trahie, je le crois, mais n'est-il aucun moyen de le faire revenir à lui, sans chercher à lui arracher la vie et sans exposer la vôtre. Voyez Clavijo, voyez Sidonio; l'un et l'autre viennent souvent ici, demandez-leur raison de leur conduite sans emportement et sur-tout sans menaces. Si vous êtes brave, ils le sont aussi, et je serais désespérée qu'une goutte de sang coulât pour moi s'il n'y avait pas de raison de le répandre.

BEAUMARCHAIS.

A merveille, ma chère Maria, veux-tu que je te dise ma pensée toute entière?

MARIA.

Assurément, je le veux.

BEAUMARCHAIS.

Me promets-tu de ne pas te fâcher?

MARIA.

Je vous le promets.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien! malgré ses torts, je crois que tu aimes encore Clavijo.

MARIA.

Moi! aimer Clavijo! mon frere, il entre avec dom Sidonio, vous allez voir si je l'aime, *elle sort en les regardant tous deux avec colère.*

BEAUMARCHAIS, *courant après elle.*

Ma sœur, ma chère sœur, pourquoi vous en aller si vîte?

SCENE SIXIEME.

BEAUMARCHAIS, CLAVIJO, *Dom* SIDONIO.

CLAVIJO, *bas à Sidonio.*

Il l'appelle sa sœur, c'est Beaumarchais.

SIDONIO, *bas à Clavijo.*

Je le crois comme vous, c'est Beaumarchais.

CLAVIJO, *à Beaumarchais.*

Permettez, monsieur, qu'un homme qui vous connaît de réputation s'applaudisse aujourdhui de vous connaître de vue et vienne vous rendre l'hommage que doit tout espagnol à un étranger distingué.

SIDONIO.

Permettez, monsieur que je vous félicite d'avoir une sœur aussi jolie que Maria, nous sommes admis l'un et l'autre à l'honneur de lui faire notre cour et nous la trouvons tous les jours plus aimable.

CLAVIJO.

Permettez...

BEAUMARCHAIS, *gaîment.*

Permettez à votre tour, messieurs, que j'aie l'honneur de vous faire une petite question. A qui ai-je l'honneur de parler ?

CLAVIJO.

Je m'appelle Clavijo, garde des archives du roi d'Espagne.

Dom SIDONIO.

Je suis dom Sidonio, grand d'Espagne de la troisième classe.

BEAUMARCHAIS, *à part.*

Ma sœur me l'avait dit, mais j'ai voulu le savoir par eux-mêmes. Seigneur Sidonio, M. Clavijo, voulez-vous bien vous asseoir ? *Il leur avance des fauteuils et s'assied sur un tabouret à côté de Sidonio qui est au milieu.* Je vous cherchais, monsieur Clavijo, je comptais vous aller voir aujourdhui même et je suis bien charmé de vous rencontrer. Quant à vous, seigneur Sidonio, je sais que vous faites l'honneur à mes sœurs de venir les voir de tems-en-tems et je me félicite bien sincèrement de me trouver ici pour vous recevoir.

SIDONIO, *d'un ton léger et important.*

Il me semble que mademoiselle Maria aurait bien pu se donner cette peine, c'est pour elle en partie que je viens, je ne le cache pas. Elle a une physionomie charmante, un esprit d'ange : sa conversation me plaît infiniment et je suis étonné qu'en me voyant elle ait pris soudainement la fuite ; c'est fort bien d'être jolie mais il ne faut pas être farouche.

BEAUMARCHAIS.

Que voulez-vous, seigneur Sidonio ? ma sœur est comme toutes les jeunes personnes, elle a des peines secrètes qui la rendent un peu sauvage, mais je suis venu pour les adoucir, pour la consoler, et j'espère que bientôt elle sera plus contente.

Dom SIDONIO.

Oui, quelques peines de cœur, quelque chagrin occasionné par quelque infidèle. Je ne suis plus surpris. *D'un ton léger*, mais à propos, monsieur de Beaumarchais, on m'a dit que vous étiez horloger.

BEAUMARCHAIS.

Oui, monsieur, et je m'honore de l'être.

SIDONIO, *tirant une fort belle montre.*

Parbleu, monsieur, voilà une montre fort belle, mais qui est dérangée, je voudrais être utile au frère de Maria, et si vous me la raccommodez comme il faut, vous pouvez être sûr que vous serez bien payé.

BEAUMARCHAIS, *recevant la montre et se levant ainsi que Sidonio et Clavijo.*

Elle est fort belle en effet! à répétition, à double mouvement, à double boëte... *Il laisse tomber la montre qui se casse.* Voilà, seigneur Sidonio, comme je raccommode les montres des personnes qui me parlent d'un ton moqueur et qui cherchent à m'humilier.

SIDONIO, *avec colère et relevant la montre.*

M. de Beaumarchais!

BEAUMARCHAIS.

Seigneur Sidonio! Voilà une bourse qui renferme dix onces d'or, c'est le prix de votre montre, je m'y connais. Si vous n'êtes pas content, *montrant son épée*, voici de quoi vous satisfaire.

SIDONIO.

Je ne me bats pas avec un horloger.

BEAUMARCHAIS, *renfermant sa bourse.*

Je ne paie pas un gentil-homme.

SIDONIO.

Rendez grâce à votre sœur que j'aime, sans cela je vous ferais sortir du royaume, et votre congé serait bien donné.

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur vous donne le vôtre.

SIDONIO.

Qu'est-ce à dire ?

BEAUMARCHAIS.

C'est-à-dire qu'elle ne vous aime pas et que vous ferez bien de sortir de la maison avant que je sorte du royaume.

SIDONIO.

Adieu, M. de Beaumarchais. Nous nous retrouverons peut-être.

BEAUMARCHAIS.

Oui, oui, nous pourrons nous retrouver.

SIDONIO *à part, en sortant.*

Il faut que je me venge de ce drôle-là.

SCENE SEPTIEME.

BEAUMARCHAIS, CLAVIJO.

CLAVIJO.

Vous l'avez traité un peu durement, M. de Beaumarchais, c'est un seigneur estimable et qui pourrait....

BEAUMARCHAIS.

Je l'ai d'abord traité avec beaucoup de politesse, mais lorsqu'il m'a rappelé d'un ton insultant mon état d'horloger, pouvais-je souffrir qu'il m'humiliât davantage? Je ne rougis point de mon état d'horloger, bien au contraire; mais prenez-y garde, M. Clavijo, lorsque les grands veulent nous offenser, ce n'est point par leurs paroles qu'ils nous offensent mais par le ton qu'ils donnent à leurs paroles. C'est le ton qui fait la chanson, dit le proverbe, et je n'ai jamais souffert que personne prît des tons avec moi, quelque grand qu'il fût. Vous, par exemple, M. Clavijo, vous m'avez dit que vous étiez garde des archives du roi d'Espagne.

CLAVIJO.

Je vous ai dit la vérité.

BEAUMARCHAIS.

Et vous n'avez pas dit que vous étiez journaliste.

CLAVIJO.

Apparamment que je l'ai oublié.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien! si je vous disais d'un ton goguenard, *contrefaisant dom Sidonio* : A propos, M. Clavijo, on m'a dit que vous étiez journaliste, ne serait-ce pas en quelque sorte et pour ainsi dire tacitement me moquer de votre état de journaliste? état respectable, état sublime dont il ne faut point se moquer; et si je vous disais à notre première entrevue : M. Clavijo, voilà un livre excellent, dont je vous prie de dire beaucoup de mal, comment trouveriez-vous cela, monsieur?...

CLAVIJO.

Je dirais beaucoup de mal de ce livre, s'il était excellent.

BEAUMARCHAIS.

Et d'une piece de théâtre tombée, qu'en diriez-vous?

CLAVIJO.

Si elle était tombée, véritablement tombée, tombée à plat, je trouverais admirable.

BEAUMARCHAIS.

Et si elle avait réussi?

CLAVIJO.

Je la trouverais détestable.

BEAUMARCHAIS.

A merveille, M. Clavijo, vous faites fort bien votre métier. On ne le fait pas mieux en France, et ce n'est pas peu dire.

CLAVIJO.

Est-ce que vous avez en France des journalistes qui font comme moi ?

BEAUMARCHAIS.

Oui, nous en avons un qui vous ressemble.

CLAVIJO.

Puisque vous revenez de France, M. de Beaumarchais, vous devez apporter des nouvelles de ce pays-là; pourriez-vous m'en donner quelqu'une pour alimenter mon journal?

BEAUMARCHAIS.

Ma foi, monsieur Clavijo, je ne me mêle point de politique et je ne puis vous rien apprendre à cet égard. Quant à la littérature, je me donne un peu plus de licence.

CLAVIJO.

Eh bien ! Qu'est-ce que la littérature française produit de nouveau ?

BEAUMARCHAIS.

On jouait à Paris quelques jours avant mon départ une comédie de M. de Voltaire, intitulée *l'Écossaise*, pièce indécente et scandaleuse, où le fameux de nos journalistes, où celui qui vous ressemble, est si maltraité que tout le monde a ri de ce grand homme. Pardon, monsieur, si je vous compare à ce coquin de Fréron. je sais que vous n'êtes pas un coquin, quoique vous disiez du mal de tout ce qu'on admire, et je vous crois bien supérieur à tous les Frérons de l'univers passés, présens et futurs.

CLAVIJO.

Monsieur, vous avez bien de la bonté. M. Fréron est un homme estimable, et je serais trop heureux de lui ressembler...

BEAUMARCHAIS.

Et M. de Voltaire ?

CLAVIJO.

Oh! Quant à M. de Voltaire, c'est autre chose, il a trop de génie pour que j'en dise du bien, c'est d'ailleurs un grand philosophe et je ne suis pas philosophe moi, entendez-vous, M. de Beaumarchais?

BEAUMARCHAIS.

Je vous entends, M. Clavijo, à votre tour daignez m'entendre. Je vous ai donné des nouvelles de Paris, qui est la capitale de la France, pourriez-vous m'en donner de Madrid, qui est la capitale de l'Espagne. Vous n'êtes pas le seul qui fassiez un journal, j'en ferai un aussi, et je pourrai y consigner vos remarques.

CLAVIJO.

Hélas! que puis-je apprendre? Tout ce que je sais est dans mon journal, et vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous le lisiez quelque fois.

BEAUMARCHAIS.

Je l'ai lu en passant par Sarragosse, et je l'ai trouvé bien écrit; mais puisque vous voulez savoir des nouvelles, faites-moi l'honneur de repasser ici dans une heure, et je vous en dirai qui vous intéressent.

CLAVIJO.

Pourquoi ne me les diriez-vous pas à présent même, M. de Beaumarchais?

BEAUMARCHAIS.

J'ai donné à mes sœurs les premiers momens de mon arrivée, et cela devait être. Les devoirs de la nature doivent passer avant tout, les devoirs du citoyen viennent ensuite, et je sors à l'instant pour aller voir mon ambassadeur.

CLAVIJO.

Votre ambassadeur! c'est un homme tout-puissant en Espagne: notre roi l'aime beaucoup, et vous m'obligeriez beaucoup de lui parler de moi, et de l'engager à se mettre aux rangs de mes souscripteurs.

BEAUMARCHAIS.

Je le ferai avec plaisir, monsieur Clavijo, la souscription de notre ambassadeur pourra vous être de quelque utilité, et je ne demande pas mieux que de vous être utile.

CLAVIJO.

Le suffrage de votre ambassadeur pourra m'être bien plus utile que sa souscription; s'il approuve mon journal et que je puisse lui parler, ma fortune est faite.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien, Monsieur, je suis enchanté de contribuer à votre fortune; cependant il n'est pas encore tard, je reviendrai déjeûner ici. Accepterez-vous une tasse de chocolat?

CLAVIJO.

Je l'accepte.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

BEAUMARCHAIS, *seul, élégamment habillé à la française.*

J'ai souvent dit dans ma vie qu'il n'y avait rien de si heureux pour un honnête homme que d'obliger son ennemi je viens d'obliger Clavijo... Qu'on juge de mon bonheur!... Notre ambassadeur, grâces à moi, a souscrit pour douze exemplaires de son journal et m'en a remis l'argent par avance. Que j'aurais de plaisir à rendre service à un homme qui a rendu un si mauvais service à ma sœur.... Mais le service que je lui rends, ne m'empêchera point de me venger de lui et de lui reprocher sa conduite. S'il est beau d'obliger un ennemi, il est encore plus beau de le punir, sur tout lorsqu'il a tort. *Se mettant à genoux.* O toi! L'appui du faible qu'on opprime, Dieu tout-puissant! conserve-moi la force d'ame et la tranquillité qui me sont nécessaires pour venger ma sœur. Tu l'as créée à ton image, ô mon Dieu! tu ne suffriras point qu'elle soit avilie. Elle est innocente, elle doit triompher.

SCENE DEUXIEME.

BEAUMARCHAIS, ILBERTO.

ILBERTO.

Que vois-je? Beaumarchais à genoux!

BEAUMARCHAIS *se levant.*

Eh! pourquoi pas, mon beau-frère? Je suis gai, je suis un peu fou même; je ne vais point à la messe, mais je ne suis point athée, et d'ailleurs, c'est pour ma sœur que je prie; que pouvons-nous faire pour elle sans celui qui est là-haut? *montrant le ciel.*

ILBERTO.

Je suis Espagnol et par conséquent plus dévot que vous, je ne puis que vous approuver; cependant vous connaisez le proverbe *aide-toi le ciel t'aidera.* Il nous faut beaucoup de prudence dans les circonstences où nous sommes; nous avons à faire à des ennemis puissans. Je viens d'apprendre dans la ville que dom Sid[illegible]io furieux contre vous, et qu'il cherchait à vous perd-

BEAUMARCHAIS.

Et voilà pourquoi, mon frère, je viens d'invoquer l'être suprême, il est juste, il veille sur le faible comme sur le puissant, croyez qu'il ne nous abandonnera pas, croyez sur-tout que je ne manquerai pas de prudence.

ILBERTO.

Ce n'est pas votre prudence que je crains, c'est votre générosité.

BEAUMARCHAIS.

Etre généreux avec un ennemi, c'est remporter deux fois la victoire. Voici Clavijo, je l'avais prié de se rendre ici, permettez-vous que je lui donne à déjeûner?

ILBERTO.

Comment, si je le permets! n'êtes-vous pas le maître ici autant que moi-même?

BEAUMARCHAIS.

Eh bien! Restez, votre présence m'est nécessaire.

SCENE TROISIEME.

BEAUMARCHAIS, ILBERTO, CLAVIJO.

BEAUMARCHAIS.

Entrez, monsieur Clavijo, entrez, pourquoi cet air d'embarras?

CLAVIJO.

Je croyais, monsieur, que nous serions seuls.

BEAUMARCHAIS.

Nous le sommes, car mon beau-frère et moi ne faisons qu'un. Vous m'aviez prié, monsieur Clavijo, de vous faire avoir la souscription de notre ambassadeur, au lieu d'une, il en a pris douze dont il m'a donné le prix sur-le-champ; vous le trouverez dans cette bourse. *Lui donnant une bourse.*

CLAVIJO, *la recevant.*

Ah! monsieur, que je vous ai d'obligations!

BEAUMARCHAIS.

Ne parlons pas d'obligations, monsieur, je vous oblige, mais à condition. Ecoutez-moi, je vous prie.

« Je suis chargé, monsieur, par une société de gens de lettres, d'établir dans toutes les villes où je passerai, une correspondance littéraire avec les hommes les plus savans du pays. Comme aucun Espagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuilles appelées le *Pensador* ou le *Penseur*, à qui j'ai l'honneur de parler, et que son mérite littéraire a fait assez distinguer du roi pour qu'il lui confiât la garde d'une de ses archives; j'ai cru ne pouvoir mieux servir mes amis qu'en les liant avec un homme de votre mérite.»

Je vous ai dit tantôt que j'avais à vous parler de choses qui vous intéressent et vous voyez que je tiens parole.

CLAVIJO.

Vous ne pouviez, monsieur, me faire une proposition qui me fût plus agréable. Elle répond aux plus douces espérances dont mon cœur se nourrissait depuis long-tems, sans jamais oser me flatter de les voir réussir. Ce n'est pas que je prétende remplir les vues de vos amis, je n'aurai jamais cette vanité. Comme j'ai l'honneur d'être en correspondance avec tous les gens de lettres et sur-tout avec les artistes les plus fameux de l'Espagne, et que dans ce vaste empire je suis instruit de tout ce que des hommes souvent ignorés font pour les sciences et les beaux-arts, je me regarde comme un folliculaire qui a le très-petit mérite d'annoncer les inventions d'autrui. Je ne suis point leur juge, mais la trompette de leur renommée.

BEAUMARCHAIS, *souriant.*

Fort bien, monsieur, mais vous savez que la renommée a deux trompettes.

CLAVIJO, *souriant aussi.* (Ilberto, *pouffe de rire.*)

Je vous entends, monsieur, je sais que vous aimez à plaisanter, et je vous en estime davantage, mais permettez que je continue. Vous allez faire de moi un sujet assez heureux pour étendre la gloire de sa patrie; oui, grâces à vous, je ferai connaître à l'étranger les productions les plus rares et les inventions les plus heureuses de l'Espagne; et par l'exportation de nos richesses et l'importation des vôtres, je l'enrichirai des trésors de toutes les autres nations. Permettez-moi donc, M. de Beaumarchais, de ne pas vous regarder comme un étranger, mais comme un ami.

BEAUMARCHAIS.

Oui, monsieur, nous serons amis quand vous aurez fait ce que je desire.

CLAVIJO.

Permettez-moi de vous demander quelles sont les affaires qui vous ont fait entreprendre le voyage d'Espagne.

BEAUMACHAIS.

Vous le saurez tout-à-l'heure.

CLAVIJO.

Ce n'est point par l'effet d'une vaine curiosité que je vous fais cette question.

BEAUMARCHAIS.

Je le crois, M. Clavijo, tout-à-l'heure je vous en ferai bien d'autres.

CLAVIJO.

Non, monsieur, soyez persuadé que je n'ai pas d'autre envie que celle de vous être utile autant que vous me l'avez été : soyez

persuadé que je desire vous servir de tout mon pouvoir. Vous êtes dans un pays où les étrangers rencontrent mille et mille obstacles pour terminer leurs affaires, sur tout lorqu'ils en ont à la cour. Vous m'avez obligé, permettez que je vous oblige.

ILBERTO *à part.*

Quel combat de générosité; comment tout cela finira-t-il ?

BEAUMARCHAIS.

Il me semble, messieurs, que nous parlerions mieux, si nous étions assis. *Avançant un fauteuil.* Asseyez-vous, M. Clavijo, *Clavijo s'assied.* Et vous, mon frère, asseyez-vous aussi.

ILBERTO.

Non, mon frère, je vous remercie. Ma femme peut me faire demander, et je veux être à ses ordres le plutôt possible, d'ailleurs j'aime mieux être debout. *Baumarchais et Clavijo sont assis, Ilberto est debout derrière le fauteuil de Beaumarchais.*

BEAUMARCHAIS.

« J'accepte avec reconnaissance, M. Clavijo, les offres flatteuses que vous me faites, et je n'aurai point de secrets pour vous. *Montrant Ilberto.* Cet ami qui est en même tems mon beau-frère, n'est pas tout-à-fait étranger à ce que je vais vous dire, et ne sera pas de trop à notre conversation ».

CLAVIJO.

Je connais M. Ilberto pour un honnête homme, cependant sa présence....

BEAUMARCHAIS.

Ne saurait nous gêner. Ecoutez, M. Clavijo, et ne m'interrompez pas: « Un négociant français, chargé de famille et d'une fortune assez bornée, avait beaucoup de correspondans en Espagne; un des plus riches, nommé Alvarés, passant à Paris, il y a neuf ou dix ans, lui fit cette proposition: Donnez-moi deux de vos filles, que je les emmène à Madrid, elles s'établiront chez moi. Garçon âgé, sans famille, elles feront le bonheur de mes vieux jours, et succéderont au plus riche établissement de l'Espagne. L'aînée, déja mariée à M. Ilberto que voilà, *montrant Ilberto*, et une de ses sœurs, lui furent confiées. En faveur de cet établissement, leur père se chargea d'entretenir cette nouvelle maison de Madrid de toutes les marchandises de France qu'on lui demanderait. Deux ans après le correspondant mourut et laissa les françaises sans aucun bienfait dans l'embarras de soutenir toutes seules une maison de commerce; malgré ce peu d'aisance, une bonne conduite et les grâces de leur esprit leur conservèrent une foule d'amis qui s'empressèrent à augmenter leur crédit et leurs affaires. *Clavijo, les yeux baissés, écoute avec beaucoup d'attention.* A peu-près dans ce même tems, un jeune homme, natif des Iles Canaries, s'était fait présenter dans la maison. *Clavijo montre beaucoup d'embarras.*

Est-ce que vous êtes mal dans ce fauteuil, M. Clavijo, en voulez-vous un autre ?

CLAVIJO.

Non, monsieur, je suis fort bien. Vous m'aviez promis cependant que nous serions seuls, je vous le répète, et la présence de M. Ilberto... *Montrant Ilberto.*

BEAUMARCHAIS.

Vous gêne un peu, n'est-ce pas? Mais, M. Ilberto est chez lui, et nous ne pouvons pas le renvoyer.

ILBERTO.

Je me retirerai s'il le faut.

BEAUMARCHAIS.

Non, mon frère, il n'est pas encore tems. *A Clavijo*, malgré le peu de fortune de ce jeune homme, mes sœurs lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue française et des sciences, lui avaient facilité les moyens d'y faire des progrès rapides. Plein du désir de s'y faire connaître, il forme enfin le projet de donner à la ville de Madrid le plaisir, tout nouveau pour la nation, de lire une feuille périodique dans le genre du *Spectateur Anglais.* Il reçoit de mes deux sœurs des encouragemens et des secours de toute nature. On ne doute point qu'une pareille entreprise n'ait le plus grand succès. Alors animé par l'espérance de réussir à se faire un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune des Françaises.

Commencez, lui dit l'aînée, actuellement madame Ilberto, commencez par réussir, et lorsque quelque emploi, faveur de la cour, ou tel autre moyen de subsister honorablement vous aura donné le droit de songer à ma sœur, si elle vous préfère à d'autres prétendans, je ne vous refuserai pas mon consentement.

Clavijo toujours embarrassé s'agite de nouveau sur son siège, Beaumarchais sans faire semblant de s'en appercevoir, continue ainsi :

La plus jeune touchée du mérite de l'homme qui la recherchait, refuse divers partis avantageux qui s'offraient pour elle, et préférant d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans eût rempli les vues de fortune que tous ses amis osaient espérer pour lui, l'encourage à donner sa première feuille périodique sous le titre imposant du *Pensador* ou le *Penseur.* Mais vous avez l'air de vous trouver mal, monsieur Clavijo !

CLAVIJO.

Ce n'est rien, monsieur de Beaumarchais, ce n'est rien. J'ai passé la nuit à écrire et je suis extrêmement faible ce matin.

BEAUMARCHAIS, *sévèrement.*

Tant pis, monsieur, bientôt il vous faudra de la santé et sur tout de la force. *Il continue.* L'ouvrage du jeune homme des Ca-

naries eut un succès prodigieux ; le roi même, amusé de cette charmante production, donna des marques publiques de bienveillance à l'auteur, et lui promit le premier emploi honorable qui vaquerait. Alors il écarte tous les prétendans à sa maîtresse par sa recherche absolument publique. Le mariage ne se retardait que par l'attente de l'emploi qu'on avait promis à l'auteur des feuilles. Enfin, au bout de six mois d'attente et d'amour d'une part, de soins et d'assiduités de l'autre, l'emploi parut et l'homme s'enfuit.

CLAVIJO, *se levant.*

Permettez, monsieur, que j'imite cet homme, j'ai beaucoup de monde chez moi, mes souscripteurs m'attendent.

BEAUMARCHAIS, *le forçant de se rasseoir.*

Non, monsieur, rasseyez-vous, je n'ai plus que deux mots à vous dire. L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénouement avec indifférence. Les deux sœurs avaient pris une maison pour deux ménages, les bancs étaient publiés. L'outrage indignait tous les amis communs qui s'employèrent efficacement à venger cette insulte ; mais lorsque le jeune homme, déja initié dans les cabales de la cour, apprit que les Françaises employaient des protections majeures contre lui, il parvint bientôt à rendre leurs démarches inutiles, et poussa l'insolence au point de les défier tous de lui nuire, en ajoutant que, si les Françaises cherchaient à le tourmenter, elles prissent garde à leur tour qu'il ne les perdît pour toujours dans un pays où elles étaient sans appui.

A cette nouvelle, la jeune Française tomba dans un état de convulsion qui fit craindre pour sa vie. Au fort de leur désolation, l'aînée écrivit en France l'outrage public qui leur avait été fait. Ce récit émut le cœur de leur frère au point que, demandant aussitôt un congé pour venir éclaircir une affaire aussi embrouillée, il n'a fait qu'un saut de Paris à Madrid, et ce frère c'est *moi* qui ai tout quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisirs, pour venir venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse. Je viens armé du bon droit et de la fermeté, démasquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage; et ce traître, c'est *vous.*

CLAVIJO, *pétrifié et balbutiant.*

Ecoutez-moi, monsieur, je suis... j'ai... ne doutez pas...

BEAUMARCHAIS.

Ne m'interrompez pas, monsieur, vous n'avez rien à me dire et beaucoup à entendre de moi; ayez la bonté de déclarer devant monsieur Hiberto généralement estimé dans la ville, si par quelque manque de foi, légéreté, faiblesse, aigreur ou quelqu'autre vice que ce soit, ma sœur a mérité le double outrage que vous avez eu la cruauté de lui faire publiquement.

CLAVIJO.

Non, monsieur, je reconnais dona Maria, votre sœur, pour une demoiselle pleine d'esprit, de grâces et de vertus.

BEAUMARCHAIS.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle depuis que vous la connaissez ?

CLAVIJO.

Jamais. Jamais.

BEAUMARCHAIS.

Eh ! pourquoi donc, monsieur, avez-vous eu la barbarie de la traîner à la mort uniquement parce que son cœur vous préférait à dix autres plus honnêtes et plus riches que vous ?

CLAVIJO.

Ah ! monsieur, ce sont des instigations... des conseils... Si vous saviez...

BEAUMARCHAIS.

Cela suffit. *A Alberto.* allez, mon cher beau-frère, allez publier la justification de ma sœur. M. Clavijo ne lui reproche rien. vous venez de l'entendre, je ne l'ai point forcé à parler ainsi. Ce qui me reste à lui dire peut l'être sans vous.

ALBERTO, *sortant.*

Je dirai ce que j'ai entendu, et je suis bien sûr que tout le monde me croira.

SCENE TROISIEME.

BEAUMARCHAIS, CLAVIJO.

BEAUMARCHAIS.

Restez, restez. A présent, monsieur, que nous sommes seuls, voici quel est mon projet, j'espère que vous l'approuverez. Il convient également à vos arrangemens et aux miens que vous n'épousiez pas ma sœur, et vous sentez bien que je ne viens pas faire ici le personnage d'un frère de comédie qui veut que sa sœur se marie. Vous avez outragé à plaisir une femme d'honneur, parce que vous l'avez crue sans soutien en pays étranger, ce procédé est celui d'un malhonnête homme et d'un lâche.

CLAVIJO, *mettant la main sur son épée.*

Monsieur de Beaumarchais !

BEAUMARCHAIS.

Monsieur Clavijo, je vous crois brave, sans cela je ne vous parlerais point ainsi : mais daignez m'écouter jusqu'à la fin.

CLAVIJO, *avec dignité.*

J'écoute, mais ce ne sera pas pour long-tems.

BEAUMARCHAIS.

Commencez donc par reconnaître de votre main, en pleine liberté, toutes les portes ouvertes et les gens de la maison dans cette

galerie, que vous avez trompé, trahi, outragé ma sœur sans aucun sujet; et votre déclaration dans mes mains, je pars pour Araujués, où vient d'aller mon ambassadeur, je lui montre l'écrit, je le fais ensuite imprimer, après demain la cour et la ville en seront inondés; j'ai des appuis considérables ici, du tems et de l'argent, tout sera employé à vous poursuivre de toute manière et sans relâche, jusqu'à ce que le ressentiment de ma sœur appaisé m'arrête, et qu'elle me dise: *Hola!*

CLAVIJO.

Je ne ferai point une telle déclaration.

BEAUMARCHAIS.

Je le crois, car peut-être à votre place je ne la ferais pas non plus; mais voici le revers de la médaille, écrivez ou n'écrivez pas; de ce moment je reste avec vous, je ne vous quitte plus, je vais par tout où vous irez, jusqu'à ce qu'impatienté d'un pareil voisinage, vous soyez venu vous délivrer de moi derrière *Buenritiro* (1). Si je suis plus heureux que vous, monsieur, sans voir mon ambassadeur, sans parler à personne ici, je prends ma sœur mourante entre mes bras, je la mets dans ma voiture et je m'en retourne en France avec elle. Si au contraire le sort vous favorise, tout est dit pour moi, permis à vous alors de rire à mes dépens. Mais vous m'avez promis de déjeûner avec moi: il faut prendre des forces quand on va se battre. Hola hé quelqu'un! *Anselmo paraît.* Servez le déjeûner, mon cher Anselmo.

ANSELMO.

Le voici, monsieur, il est prêt depuis long-tems. *On apporte une table où est le déjeuner.*

BEAUMARCHAIS, *offrant une tasse de chocolat à Clavijo, et en prenant une lui-même.*

Prenez, monsieur, prenez, c'est du chocolat excellent. *Avec malice*, je crois qu'il vient des Iles-Canaries.

CLAVIJO, *prenant le chocolat avec sang froid.*

Il vient des Iles-Canaries de meilleures choses que du chocolat, M. de Beaumarchais, il en vient des oiseaux charmans.

BEAUMARCHAIS, *se promenant sur le théâtre.*

Et qui sont un peu volages, n'est-ce pas, M. Clavijo?

CLAVIJO.

Ces oiseaux, M. de Beaumarchais, savent se battre quand il faut, ils ne fuyent jamais devant un brave homme.

BEAUMARCHAIS.

C'est ce que je demande, M. Clavijo.

---

(1) L'ancien palais des rois d'Espagne, à Madrid, c'est-là que que l'on va se battre.

CLAVIJO.

M. de Beaumarchais, écoutez-moi, rien au monde ne peut excuser ma conduite envers mademoiselle votre sœur; l'ambition m'a perdu, mais si j'eusse prévu que dona Maria eût un frère comme vous, loin de la regarder comme une étrangère isolée, j'aurais conclu que les plus grands avantages devaient suivre notre union. Vous venez de me pénétrer de la plus haute estime. J'aime votre sœur, je l'adore, et je vous supplie de travailler avec moi à réparer, s'il est possible, tous les maux que je lui ai faits. Rendez-la moi, monsieur, et je me croirai trop heureux de tenir de vous ma femme et le pardon de toutes mes fautes.

BEAUMARCHAIS.

Il n'est plus tems. Ma sœur vous a aimé, j'ai cru qu'elle vous aimait encore; mais je suis sûr à présent qu'elle ne vous aime plus. Quant à moi, monsieur, vous devez penser que je ne vous aime guères. Faites la déclaration, c'est tout ce que j'exige de vous, et trouvez bon après qu'en ennemi déclaré, je venge ma sœur au gré de son ressentiment.

CLAVIJO.

Votre opiniâtreté, monsieur, n'est ni juste, ni sage; j'ai eu des torts avec mademoiselle votre sœur, je l'avoue; mais elle est bonne, tendre, sensible: je l'aime encore, je le sens, et si elle me pardonne, pourquoi ne me pardonneriez-vous pas?

BEAUMARCHAIS.

Je ne veux rien entendre, il me faut votre déclaration.

CLAVIJO.

Eh bien! puisqu'il faut vous la donner, sortons.

BEAUMARCHAIS.

Sortons, M. Clavijo, je ne demande pas mieux.

CLAVIJO, *revenant sur la scène.*

Encore un mot, M. de Beaumarchais, vous défendez une bonne cause, j'en conviens, mais vous êtes jeune et vous montrez beaucoup d'emportement; laissez-moi avoir de la prudence pour vous-même. Je me suis mal conduit avec votre sœur, et pour la défendre, vous voulez vous battre avec moi. Rien de mieux, sans doute, mais prenez-y garde, les lois contre le duel sont très-sévères en Espagne; et quelque soit l'issue du combat, vous et moi nous sommes perdus sans ressource.

BEAUMARCHAIS.

Pourquoi cette crainte? vous me tuerez peut-être.

CLAVIJO.

Homme cruel! je serai bien plus malheureux que vous, si je vous tue. Hélas! ne mourrai-je pas de douleur et de désespoir, si je tire de votre sein mon épée teinte de votre sang, si après tous les malheurs que j'ai causés à Maria, je deviens assez féroce pour

lui ravir un frère qu'elle adore ; et si c'est vous qui me tuez, M. de Beaumarchais, croyez-vous que le meurtrier de Clavijo pourra jamais repasser les Pyrénées?

BEAUMARCHAIS.

La déclaration ! monsieur, la déclaration.

CLAVIJO.

Vous la voulez, eh bien ! je vais l'écrire, mais promettez-moi de n'en faire aucun usage avant qu'il m'ait été possible de voir et de convaincre dona Maria de mon repentir sincère ; me le promettez-vous ?

BEAUMARCHAIS, *fièrement.*

Je pars pour Aranjués.

CLAVIJO.

Volontiers, partez, mais que la declaration reste dans votre porte-feuille, je vous en prie, et si, lorsque vous serez de retour, je n'ai point obtenu de dona Maria, votre sœur, le pardon que je desire, vous donnerez alors un libre cours à votre vengeance. Ma proposition est juste et sage, et si vous refusez de l'accepter, il faudra bien que je me coupe la gorge avec vous. Mais quelles seront les victimes de votre imprudente vivacité ? Ce sera vous ou votre pauvre sœur. *Il pleure*, et vous m'en voyez pleurer d'avance.

BEAUMARCHAIS.

Vous pleurez ! il vous sied bien de verser des larmes sur celle que vous avez rendue malheureuse.

CLAVIJO, *avec fermeté.*

Ma proposition vous convient-elle, M. de Beanmarchais ?

BEAUMARCHAIS, *avec une colère calme.*

Oui, je l'accepte, mais je vous préviens que je n'attends pas un moment de plus. Revenu d'Aranjués, je demande, j'écoute ; et si, comme je l'espère et le desire, ma sœur ne vous a point encore pardonné, j'envoie de suite votre déclaration chez l'imprimeur.

CLAVIJO.

Votre sœur me pardonnera, j'en suis sûr, je vais écrire la déclaration.

BEAUMARCHAIS.

Je ne veux pas, monsieur, qu'on croie que je vous ai forcé à écrire cette déclaration, et je vais faire entrer les domestiques de mon beau-frère, afin que vous écriviez en leur présence.

CLAVIJO.

Cela n'est pas nécessaire.

BEAUMARCHAIS.

Pardonnez-moi, monsieur, ils se tiendront dans cette galerie et seront témoins de tout ce qui va se passer ; comme vous n'êtes

pas chez vous mais chez mon beau-frère ou chez moi, cette précaution est indispensable. Je vais faire plus, monsieur, j'ôte mon épée et je vous laisse la vôtre. *Appellant Anselmo.* Anselmo, prenez mon épée. *Anselmo prend l'épée de Beaumarchais et la pose sur un fauteuil.*

CLAVIJO, *à Anselmo se désarmant.*

Anselmo, prenez mon épée aussi, je saurai la retrouver, et je n'aime pas qu'on me fasse la moindre grâce. Eh bien! monsieur de Beaumarchais, que voulez-vous que j'écrive? *Les domestiques sont dans la galerie à travers le vitrage; ils observent tout ce qui se passe.*

BEAUMARCHAIS.

Ecoutez-moi bien et écrivez.

CLAVIJO, *la plume à la main, assis près d'une table.*

Je vous écoute et j'écris.

BEAUMARCHAIS, *dictant.*

Je soussigné Joseph Clavijo, garde d'une des archives de la couronne d'Espagne,

CLAVIJO, *répétant.*

De la couronne d'Espagne.

BEAUMARCHAIS, *dictant.*

Et journaliste de Madrid,...

CLAVIJO, *parlant.*

Pourquoi mettre que je suis journaliste?

BEAUMARCHAIS, *parlant.*

Est-ce que vous rougissez de votre état?

CLAVIJO, *parlant.*

Non, monsieur, mais ce n'est qu'un accessoire. Passons, passons, je vous prie.

BEAUMARCHAIS, *parlant.*

Eh bien, passons, puisque vous ne voulez pas être journaliste. DICTANT, *reconnais qu'après avoir été reçu avec bonté...*

CLAVIJO, *répétant.*

Avec bonté...

BEAUMARCHAIS, *dictant.*

Dans la maison de madame Iberto, j'ai trompé...

CLAVIJO, *s'arrêtant.*

Monsieur!...

BEAUMARCHAIS, *sévèrement.*

N'avez-vous pas trompé ma sœur?

CLAVIJO, *parlant.*

Oui, monsieur, je l'ai trompée, mais j'espère qu'elle me pardonnera, et c'est avec plaisir que je le répète.

BEAUMARCHAIS, *toujours sévèrement.*

Eh bien! monsieur, écrivez donc. DICTANT, *j'ai trompé made-*

moiselle Caron de Beaumarchais par la promesse d'honneur mille fois réitérée de l'épouser, à laquelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à mon manque de foi ; qu'au contraire la sagesse de cette demoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect, a toujours été pure et sans tâche. Je reconnais que par ma conduite, la légéreté de mes discours et par l'interprétation qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement outragé cette vertueuse demoiselle, à laquelle je demande pardon par cet écrit fait librement et de ma pleine volonté, quoique je me reconnaisse tout-à fait indigne de l'obtenir...

CLAVIJO, *s'arrêtant et parlant.*

Oh ! j'en suis digne encore elle ne croira pas ce que j'écris.

BEAUMARCHAIS.

Ecrivez, écrivez. DICTANT, *lui promettant toute autre espèce de réparation qu'elle pourra désirer, si cela ne lui convient pas.* Fait à Madrid ce... etc...

CLAVIJO, *donnant la déclaration à Beaumarchais.*

La voilà signée et datée, êtes-vous content, monsieur.

BEAUMARCHAIS.

Oui, monsieur, je le suis.

CLAVIJO.

Je le suis encore plus que vous, monsieur, dona Maria, dans cette déclaration, ne verra qu'une nouvelle marque de mon amour. Mais reprenons nos épées, quitte à nous en servir, si la déclaration ne produit point son effet.

BEAUMARCHAIS.

Attendez, M. Clavijo, que je renvoie les domestiques. *Allant au fond du théâtre* Sortez. *Les domestiques sortent, Clavijo et Beaumarchais reprennent leurs épées.*

BEAUMARCHAIS.

Adieu, M. Clavijo, vous pouvez voir ma sœur en liberté, c'est ici qu'elle demeure. Si elle vous pardonne, tant mieux ; mais si elle ne vous pardonne pas, à ce soir *à Buonritiro.*

CLAVIJO, *noblement.*

Oui, monsieur, à ce soir *à Buonritiro.*

SCENE QUATRIÈME.

CLAVIJO, *seul.*

Oh ! non... si je n'étais point encore amoureux de Maria, jamais je n'aurais écrit cette déclaration ; de quel ton il me l'a demandée ?... O Maria ! Maria ! c'est pour vous seule que j'ai cedé

à votre frère, c'est pour vous seule que je me suis compromis peut-être... Compromis! et pourquoi le serais-je? Les amans ne se repentent-ils pas tous les jours, dans leurs écrits, des torts qu'ils ont avec leur maîtresse? Cette déclaration de repentir donnée au frère, n'est autre chose pour la sœur qu'une nouvelle déclaration d'amour. Mais la voici. L'heureux moment! Je craignais de la voir tantot, et sa présence maintenant fait mon bonheur suprême.

SCENE CINQUIEME.

CLAVIJO, SOPHIE, MARIA.

SOPHIE.

Viens, ma sœur, Anselmo m'a dit qu'il était encore dans cette salle. Parle-lui avec fermeté, reproche-lui ses erreurs.

MARIA.

Hélas! le pourrai-je? La force me manque à son aspect, je ne me soutiens plus. *Sophie place Maria dans un fauteuil et se tient debout à côté d'elle.*

CLAVIJO *à Maria.*

Eh quoi! Maria, c'est vous! quel bonheur pour moi de vous retrouver! Mais dans quel état je vous vois!

SOPHIE.

C'est vous seul, M. Clavijo, qui êtes cause de ses tourmens.

CLAVIJO.

C'est moi seul, je l'avoue, mais je viens les guérir, et tous mes torts sont réparés, oui, tous mes torts sont réparés. Je viens, sous la dictée de votre frère, de signer un écrit par lequel je declare que je vous ai toujours aimée, quoique je me sois mal conduit avec vous, par lequel je vous offre toute espèce de réparation que vous pourriez desirer, si cela ne suffit pas.

MARIA.

Et que puis je espérer de vous? que puis-je en désirer? que puis-je en attendre après qu'une autre femme a obtenu tous vos vœux, après que je vous ai vu dans le *Prado* vous promener avec elle, après que vous m'avez negligée pendant si long-tems, et que pendant si long-tems vous n'avez pas même daigné vous informer de mon existence?

CLAVIJO.

Cette longue absence a été forcée, ma chère Maria; mes occupations multipliées m'ont empêché de venir vous voir, et quant à cette femme qui vous donne de l'ombrage, pourquoi la redouter? Elle n'est ni aussi belle, ni aussi jeune, ni aussi aimable que vous;

mais elle est en faveur à la cour, elle a du crédit, elle a pu contribuer à ma fortune.

MARIA.

La fortune ! toujours la fortune ! y songe-t-on lorsqu'on est véritablement amoureux ?

CLAVIJO.

J'ai eu tort d'y songer, sans doute, mais que voulez-vous, ma chère Maria ? chacun a son faible dans ce monde, le mien est d'arriver à quelques grandes places; et ce faible, tout répréhensible qu'il est, ne m'empêche pas de vous préférer aux femmes les plus belles et les plus riches de l'Espagne, et de borner en ce moment tous mes vœux à vous épouser, oui, à vous épouser. Avec vous je serai le plus heureux des hommes, sans vous je serai le plus malheureux.

MARIA.

Soyez donc malheureux, puisque vous méritez de l'être, jamais je ne vous épouserai.

CLAVIJO.

Maria, écoutez-moi, je vous en supplie. Hélas ! rappelez-vous le tems où Ilberto me reçut avec amitié dans sa maison, lorsque je n'étais encore qu'un jeune homme sans fortune, auquel on ne faisait aucune attention ? Méritais-je alors l'accueil que vous me fites l'un et l'autre ?... Alors je n'étais rien, et vous n'aviez aucun intérêt à m'aimer... Disons mieux, n'était-ce pas une convenance de caractères, une inclination secrette, une harmonie de nos ames, qui faisait alors que vous ne restiez point indifférente, et qui m'assura bientôt que je possédais entièrement votre cœur ? Et maintenant n'êtes-vous pas la même ? ne suis-je pas le même ? Pourquoi donc n'oserais-je plus espérer ? pourquoi n'oserais-je plus vous conjurer encore ? Maria ! ne voudriez-vous plus revoir un ami, un amant infortuné que vous auriez cru perdu pour toujours, et qui, après une navigation aussi longue que malheureuse, reviendrait déposer à vos pieds une vie qu'il aurait conservée pour vous seule? et n'étais-je donc pas à la merci de la mer orageuse de ce monde ? les passions violentes contre lesquelles il nous faut lutter sans cesse, ne sont-elles pas mille fois plus terribles et plus à craindre que ces flots irrités qui jètent le voyageur loin de sa patrie? Maria ! Maria ! Comment pouvez-vous me haïr, moi qui n'ai jamais cessé de vous aimer ? Au milieu de cette ivresse, de ces enchantements de l'orgueil et de la vanité, je me suis toujours rappelé ces heures délicieuses que j'ai passées avec vous dans une heureuse obscurité, ces heures où nous nous flattions l'un et l'autre des perspectives agréables que nous offrait l'avenir. Et pourquoi donc aujourd'hui ne rempliriez-vous pas avec moi mes plus douces espérances? Est-ce parce qu'un destin cruel a paru les anéantir, que vous refuseriez de jouir du bonheur de la vie ? Non, ma

chère Maria, croyez-moi, les plus grandes joies de ce monde ne sont jamais pures, souvent elles sont empoisonnées ou par les passions ou par le destin; pourquoi nous plaindre d'voir éprouvé le sort de tous les hommes? pourquoi nous rendre coupables en repoussant cette occasion heureuse de faire oublier le passé? de réparer mes maux? de consoler une famille qui se lamente? de récompenser l'action héroïque d'un frère généreux? et de nous assurer à jamais des jours fortunés et tranquilles? *A madame Ilberto.* O vous, madame Ilberto, vous la digne sœur de celle que j'adore, joignez vos instances aux miennes. Vous me croyez coupale, et vous avez raison; mais si par vous j'obtiens ma grâce de la bouche de Maria, je ne tarderai pasà obtenir la vôtre. (1).

SOPHIE.

Je ne demande pas mieux que de vous réconcilier l'un et l'autre, monsieur Clavijo, mais vous vous êtes si mal conduit avec ma sœur. oh si Ilberto m'en avait fait autant!... jamais... jamais je ne lui aurais pardonné...

CLAVIJO, *tombant aux genoux de Maria.*

Tu ne connais donc plus ma voix! tu n'entends donc plus le langage de mon cœur, eh bien! cette main que je demande, je vais la poser sur lui, la presser contre lui. *Il prend la main de Maria, la met sur son cœur et la baise avec transport.* Y sens-tu couler mes larmes?

MARIA, *se réveillant comme d'un long sommeil.*

O Clavijo!... Quel est ton ascendant? *A Sophie.* Ma sœur, éloignez Clavijo de ces lieux, je voudrais le haïr, je le dois, et sa présence me désarme, et sa présence détruit toutes mes résolutions.

CLAVIJO, *se levant et embrassant Sophie.*

Elle me pardonne, elle m'aime, vous me pardonnez aussi, ne suis je pas le plus fortuné des mortels? Je l'avais bien dit qu'il me suffirait de me jetter à ses pieds et d'y verser des larmes de repentir. O Maria! ma chère Maria! dans ma douleur muette, tu m'aurais entendu sans que je te parlasse, comme j'ai obtenu mon pardon sans que ta bouche l'ait prononcé.

SOPHIE.

Etes-vous fou, monsieur Clavijo? ma sœur m'ordonne de vous éloigner et vous croyez...

CLAVIJO.

Eh! oui, oui, voilà comme les amantes pardonnent.

---

(1) Toute cette tirade de Clavijo doit être déclamée avec beaucoup de vivacité et de chaleur.

SCENE SIXIEME.

MARIA, SOPHIE, CLAVIJO, BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS.

Pardon, mes sœurs, je reviens plutôt que je n'aurais cru, notre ambassadeur n'a pas été à Aranjués, et je viens de le voir ici dans son palais ordinaire. Maria a-t-elle pardonné ?

SOPHIE.

Pouvez-vous en douter en voyant ses larmes ?

CLAVIJO.

Oui, monsieur, Maria a pardonné et la déclaration que je vous ai faite devient inutile.

BEAUMARCHAIS.

j'en suis bien aise, monsieur Clavijo, cependant il me faut des preuves. Tu lui pardonnes !

MARIA, *se levant, pâle et tremblante.*

Laissez-moi, laissez-moi, les hommes sont des monstres, et je ne veux plus en voir aucun. *A Sophie.* Ma sœur, conduisez-moi. *Sophie la conduit en la soutenant.*

BEAUMARCHAIS.

Cette sortie n'annonce pas, monsieur, que vous soyez avec ma sœur aussi bien que vous croyez l'être.

CLAVIJO.

Et ne voyez-vous pas, monsieur, que la pudeur naturelle aux jeunes filles lui inspire ce respectable courroux, et que la rougeur qui couvre son visage ne lui permet pas de rester plus long-tems en ces lieux? O divine pudeur, que tu as de charmes pour les cœurs sensibles !

SCENE SEPTIEME.

CLAVIJO, BEAUMARCHAIS, SOPHIE *revenant.*

SOPHIE.

Oui, mon frère, elle lui pardonne, elle vient de me le dire. Il a osé revenir en ces lieux; quelle audace ! Comment donc a-t-il pu savoir que je l'aime encore. Je me porte mieux à présent, a-t-elle ajouté, je ne veux plus voir personne de toute la journée, elle a fui à ces mots et s'est malgré moi enfermée dans son appartement.

BEAUMARCHAIS.

Puisque ma sœur vous pardonne, permettez que je vous pardonne aussi. Que dis-je ? je sais que j'ai fait une étourderie de jeunesse en exigeant de vous cette déclaration. *Il tire un papier de sa poche*, et c'est à vous maintenant à me pardonner.

CLAVIJO, *lui tendant les bras.*

Embrassez-moi, mon frère.

BEAUMARCHAIS, *l'embrassant.*

Oui, mon frère, j'accepte le doux nom que vous me donnez, soyez désormais de la famille, mais cela ne suffit pas, puisque l'offense a été publique, la réparation doit l'être. Voici heureusement Ilberto qui sera témoin de ce que je vais faire.

SCENE HUITIEME.

SOPHIE, CLAVIJO, BEAUMARCHAIS, ILBERTO.

ILBERTO.

Je venais vous dire, mon cher Beaumarchais...

BEAUMARCHAIS.

Vous n'avez rien à me dire en ce moment, mon cher Ilberto, daignez vous-même m'entendre, et vous parlerez après. Vous savez que monsieur Clavijo avait promis verbalement d'épouser ma sœur et que par une suite de la faiblesse humaine il l'avait abandonnée pour une autre dame. Je lui avais fait faire par écrit une déclaration qui rappelait tous ses sermens, ma sœur a pardonné à M Clavijo, et cette déclaration, je la déchire devant vous et devant ma chère Sophie, afin qu'on ne puisse rien me reprocher. *Il déchire la déclaration.* Parlez à présent, mon cher Ilberto, qu'avez vous à me dire ?

ILBERTO, *à demi-voix.*

J'avais à vous dire que dom Sidonio forme contre vous une trame secrette et qu'il faut vous tenir sur vos gardes. Je vous l'ai dit tantôt, vous n'avez pas voulu le croire.

BEAUMARCHAIS, *avec noblesse.*

Que m'importent les trames de dom Sidonio et Sidonio lui-même? Ma sœur Maria est sortie d'ici fort agitée, elle est dans les larmes et presque dans le désespoir, allons la consoler. Adieu, monsieur Clavijo, adieu, mon cher frère. *A Ilberto*, venez, mon cher Ilberto, venez, ma chère Sophie. *Ils sortent tous les trois et Clavijo reste seul.*

SCENE NEUVIEME.

CLAVIJO, *seul.*

Pourquoi s'en vont-ils tous les trois et pourquoi me laissent-ils seul ici ?... Helas! ils ne me croient pas digne de reparaître devant Maria et certes, ils ont bien raison... Mais voici dom Sidonio, il va renverser toutes mes idées ; je n'aime pas cet homme-là... il vient me voir souvent, il me protège, ou du moins il a l'air de me protéger... Ecoutons ce qu'il va me dire.

SCENE DIXIEME.

SIDONIO, CLAVIJO.

Dom SIDONIO, *d'un ton protecteur.*

Eh! quoi, monsieur Clavijo, vous êtes ici fort tranquille et le bruit court dans la ville que vous avez fait une bassesse.

CLAVIJO.

Une bassesse! j'en suis incapable, seigneur Sidonio!

Dom SIDONIO, *froidement et toujours d'un ton protecteur.*

Monsieur Clavijo, je reviens de chez l'ambassadeur de France, j'ai appris que vous aviez signé une déclaration qui ne vous fait pas honneur.

CLAVIJO.

j'ai signé, seigneur Sidonio, une déclaration qui ne peut me faire aucun tort.

SIDONIO.

Pardonnez-moi, monsieur Clavijo, vous l'avez signée, m'a-t-on dit, le poignard sur la gorge ; et comment se fait-il que vous qui êtes brave et qui...

CLAVIJO.

Seigneur Sidonio, je n'ai rien fait qui soit indigne d'un honnête homme.

Dom SIDONIO.

Quoi qu'il en soit, M. Clavijo, je ne puis pas vous dire ici tout ce que je pense, parce que je ne suis pas chez moi et parce que nous pouvons être observés ; mais donnez-vous la peine de passer chez moi et de m'y attendre, vous apprendrez des choses qui vous étonneront bien, et des choses qui vous intéressent.

CLAVIJO.

J'y vais avec plaisir, seigneur Sidonio, ne me faites pas longtems attendre.

SIDONIO.

J'y serai aussi-tôt que vous, M. Clavijo.

SCENE ONZIEME.

SIDONIO, *seul.*

Bon! il croit ce que je lui dis, et il en croira bien davantage quand je lui aurai développé toute sa conduite!... Ces pauvres gens sans fortune, sans naissance, ... il nous est si facile de triompher d'eux! Cependant Maria m'inspire de certains sentimens... Je voudrais parvenir à lui plaire, et je n'ai rien négligé pour cela. Que dis-je?... Clavijo est mon rival, Beaumarchais est le frère de celle que j'aime, il faut les brouiller l'un et l'autre, il faut que l'un et l'autre, se regardant comme ennemis, mettent l'épée à la main; ainsi Clavijo ne pourra plus remettre le pied dans cette maison, et Beaumarchais sera déporté en Afrique.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

SOPHIE, MARIA.

SOPHIE.

Qu'as-tu donc, ma chère Maria? une tristesse profonde est répandue sur ta personne; est-ce que tu douterais encore du cœur de Clavijo ?

MARIA.

Helas! non, ma chère Sophie, mais des pressentimens secrets m'avertissent toujours de tous les événemens, et je crains que Clavijo n'ait pas été sincère.

SOPHIE.

Impossible, ma chère Maria, impossible, Clavijo t'aime, il te l'a dit tant de fois.

MARIA.

Je le croirais bien plus, s'il me l'avait dit moins souvent.

SCENE DEUXIEME.

SOPHIE, MARIA, BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS. *avec inquiétude.*

Où est dom Ilberto ?

SOPHIE.

Je ne sais, mais je crois qu'il ne tardera pas à rentrer. Qu'avez-vous cependant, mon frère?... vous paraissez tout chagrin.

BEAUMARCHAIS.

Ah! j'ai lieu de l'être. Je viens de visiter quelques-uns de mes correspondans qui sont tous de riches et honnêtes négocians de Madrid, je les ai interrogés sur Clavijo, et tous m'ont répondu que c'était un homme d'esprit à la vérité, mais que dom Sidonio le menait par le bout du nez, et lui faisait faire toute sorte de sottises: ils m'ont assuré que Clavijo tromperait ma sœur, s'il ne l'avait pas déjà trompée. Tromper ma sœur, oh! comme une seconde

fois je punirais Clavijo d'un pareil crime! je suis français, en cette qualité, je ne suis pas scrupuleux sur l'article des femmes. Les Français en général vous trompent, Mesdames, mais ils vous trompent seulement lorsque vous êtes mariées. Je n'approuve point leur conduite, quoique je sois moi-même un tant soit peu coupable; et comme je suis en Espagne, je crois...

SOPHIE.

Qu'elles soient mariées ou non, qu'on soit en France ou en Espagne, je crois qu'on a toujours tort de tromper les femmes, entendez-vous, mon très-cher frère?

BEAUMARCHAIS.

Oui, ma très-chère sœur, je vous entends, mais je crois que vous ne m'entendez guères. Lorsqu'une femme mariée se donne, c'est sa faute et non la faute de l'amant qui la courtise; car elle pourrait se refuser. Il n'en est pas de même d'une jeune demoiselle, ce n'est pas elle qui attaque, c'est elle qui est attaquée. Clavijo a fait sa cour à ma sœur Maria, il lui a promis de l'épouser; il ne peut manquer de parole sans l'offenser, et s'il en manque, je suis là pour lui demander raison.

MARIA.

Mon frère, mon cher frère, ne vous hâtez point de condamner un homme qui peut être innocent, et qui...

BEAUMARCHAIS.

Il m'a signé une déclaration qui annonce qu'il veut être sincère, mais je ne me fie guères à ces sortes d'écrits, et je n'ai point oublié le mot de Ninon : *O le bon billet qu'a Lachatre.*

SOPHIE.

Pourquoi donc l'avez-vous déchirée cette déclaration ?

BEAUMARCHAIS.

Hélas! je m'en repens bien à présent.

SOPHIE.

Mon frère, vous êtes défiant et cela n'est pas bien.

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur, je connais les hommes, et voilà pourquoi je me défie. L'événement prouvera si j'ai tort ou raison. Mais voici un valet de chambre de notre ambassadeur, et il apporte une lettre. Voyons ce que c'est. *Au valet de chambre.* M. Dumont, vous venez de la part de notre ambassadeur, n'est-ce pas?

SCENE DEUXIEME. (*bis*).

DUMONT, *avec tristesse.* Les Précédens.

Oui, monsieur, et voilà une lettre qu'il m'a chargé de vous remettre.

BEAUMARCHAIS, *décachetant la lettre.*

Je vous remercie. Et comment se porte-t-il notre cher ambassadeur?

DUMONT.

Il se porte bien, monsieur, et il m'a chargé de vous faire bien des complimens ainsi qu'à Mesdemoiselles vos sœurs, qu'il trouve, m'a-t-il dit, fort jolies.

BEAUMARCHAIS.

Fort bien, je reconnais à ces mots un ambassadeur Français, ils sont galans en général, et le nôtre l'est beaucoup. Mais, M. Dumont, pardonnez. Cette lettre renferme peut-être quelque secret d'État, je vous prie de retourner chez notre ambassadeur, je vous prie de lui faire mille complimens de la part de mes sœurs, je vous prie de lui présenter mes respects et lui dire que j'aurai bientôt l'honneur de lui répondre. *Dumont s'incline et sort.*

SCENE TROISIEME.

MARIA, BEAUMARCHAIS, SOPHIE, ILBERTO.

BEAUMARCHAIS.

Lisons. *Il ouvre la lettre.* Mon cher Beaumarchais, ce coquin de Clavijo, *cessant de lire*, ce coquin de Clavijo, bon début! *Continuant de lire.* Ce coquin de Clavijo, dont vous m'avez dit tant de bien, furieux de ce que vous l'avez forcé de signer une déclaration en faveur de Maria, vient d'obtenir contre vous un ordre épouventable du premier ministre de la cour d'Espagne. Vous êtes condamné à la déportation en Afrique et à une prison perpétuelle. *Lisant rapidement.* Je vous donne cet avis rapidement et en peu de mots, afin que vous vous mettiez promptement à couvert d'une si odieuse persécution.

Signé, l'ambassadeur Français en Espagne.

Eh bien! mes sœurs, avais-je tort? Clavijo me fait condamner à la déportation en Afrique parce que j'ai pris le parti de ma sœur! Clavijo! lui que j'ai appelé mon frère! encore si c'était en Circassie qu'il me fît déporter, les femmes y sont blanches et belles!... mais ces vilaines Africaines aux grosses lèvres et au nez épaté... oh bon Dieu! quelle horreur! quelle horreur!...

SOPHIE.

Clavijo a pu commettre un pareil crime!...quelle atrocité!... mais qu'as-tu, ma chère Maria? la pâleur de la mort est sur ton visage. Au secours! au secours! mon frère, n'abandonnez point Maria.

BEAUMARCHAIS.

Non sans doute je ne l'abandonne pas, et c'est pour la venger que je sors. Cette lettre a causé chez elle une révolution imprévue, mais cette révolution ne sera pas dangereuse. Ayez soin d'elle, ma chère Sophie, et bientôt je reviendrai lui apporter de bonnes nouvelles. Clavijo est un traître, mais les traîtres n'ont pas beau jeu avec moi.

SCENE QUATRIÈME.

SOPHIE, MARIA, *évanouie dans un fauteuil.*

SOPHIE.

Maria, ma chère Maria, reviens à toi-même, notre frère vient de sortir, et c'est pour te venger; Clavijo est un monstre, mais les monstres ne sont pas à craindre, et sur tout dès qu'on les connaît. Maria! ma chère Maria! Elle ne répond point! Serait-elle morte? *Appellant* Tindaro, Pietro, Anselmo! *Les domestiques entrent.* Mes amis, prenez soin de ma sœur, conduisez la dans son appartement et faites ensorte que rien ne lui manque. Mon époux va venir, je l'attends ici, j'irai rejoindre ma sœur à l'instant même. *Les domestiques portent Maria dans son fauteuil.*

SCENE CINQUIEME.

SOPHIE, *seule.*

Quel scélérat que ce Clavijo! après avoir signé à la demande de Beaumarchais une déclaration solemnelle par laquelle il promet d'épouser ma sœur, le perfide se rétracte, il fait plus, il dénonce mon frére... oh! que n'ai-je une épée?... je suis femme, et cependant avec quel plaisir je vengerais mon frère et ma sœur!... mais voici mon époux.

SCENE SXIEME.

SOPHIE, *dom* ILBERTO.

SOPHIE.

Eh bien! cher Ilberto.

ILBERTO.

Chère épouse ! apprends ce qui se passe, j'avais su par un secrétaire de l'ambassadeur de France que notre cher beau-frère, que Beaumarchais venait d'être condamné à la déportation, je vole aussitôt chez M. le comte de Wal, notre premier ministre, homme faible mais point méchant ; et je commençais à peine à défendre Beaumarchais, que Beaumarchais arrive lui-même. Quel feu dans ses yeux, et quelle noble colère !... Eh quoi, dit-il, monsieur le comte, vous êtes Espagnol et je suis Français, la paix unit en ce moment nos deux nations, et contre le droit des gens et la foi des traités, vous me faites déporter en Afrique, vous m'y condamnez à une prison perpétuelle, et le tout, parce que j'ai une jolie sœur !... comment avez-vous pu donner un pareil ordre, et qu'ai-je fait pour le mériter ? — Ce n'est pas moi, répond le comte de Wal, qui ai donné cet ordre, c'est le roi ; il est signé de lui, — et contresigné de vous, ajoute Beaumarchais. Le roi ne me connaît pas, et n'ayant rien fait pour lui déplaire, il ne peut ni m'aimer ni me haïr. Lorsque les rois sont injustes, on sait depuis long-tems que c'est par la faute de leurs ministres, et c'est vous seul en ce moment que j'accuse du malheur qui m'arrive, c'est à vous seul que j'en demande raison, oui je vous en demande raison, toutes-fois avec le respect qui est dû à votre excellence ; si vous ne me la rendez pas, je vais me jetter aux pieds du roi, il ignore la vérité, la vérité est toujours si loin du trône ! il ignore qu'une intrigue de cour me relègue dans les forêts de la Libie avec les lions et les panthères ; je lui dirai la vérité toute entière, et je démasquerai les scélérats qui m'ont outragé et les lâches qui me persécutent. Le ministre, à ces mots prononcés d'une voix ferme, change de visage, il pâlit, et prenant le ton le plus doux, que voulez-vous, dit-il à Beaumarchais ? Clavijo a un ami qui ne lui a jamais donné que des mauvais conseils, et c'est, j'en suis sûr, à l'instigation de cet ami perfide qu'il vous a dénoncé à l'autorité suprême et vous a peint comme un perturbateur du repos public ; Clavijo me l'a presque fait entendre lui-même. Clavijo et l'ami de Clavijo, voilà ceux à qui il faut vous en prendre ; voilà les gens que vous devez punir. Beaumarchais demande alors au premier ministre le nom de cet ami, et le ministre lui dit qu'il s'appele dom Sidonio ; cependant il annonce à Beaumarchais que l'ordre de sa déportation va être révoqué, et qu'il se charge lui-même d'en conférer avec le roi, et d'éclairer sa religion.

SOPHIE.

Ah, mon cher Ilberto, que ce récit me fait plaisir ! voilà mon frère sauvé ; il s'agit de sauver ma sœur, et j'y vole.

SCENE SEPTIEME.

ILBERTO, *seul.*

Qui est-ce qui m'aurait dit que dom Sidonio aurait fait commettre à Clavijo une pareille bassesse? Clavijo aime Maria, il en est aimé. Clavijo est un homme sans caractère... Mais dom Sidonio aime Maria aussi, et son caractère à lui est celui de la fausseté, de la perfidie. Il a cru peut-être écarter Clavijo de notre maison en le brouillant avec Beaumarchais, et profiter de l'absence de son rival pour épouser Maria. Qu'il se détrompe, j'estime Maria, ma belle-sœur, j'estime Beaumarchais, mon beau-frère, et je les défendrai contre leurs ennemis, tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines. Voici fort à propos dom Sidonio; qu'il apprenne à me connaître!

SCENE HUITIEME.

Dom ILBERTO, *dom* SIDONIO.

SIDONIO, *d'un ton léger et hypocrite.*

Ce pauvre Clavijo, que je le plains! le voilà brouillé sans retour avec M. de Beaumarchais, et par contre-coup avec toute votre maison, avec Maria sur tout, avec Maria qu'il adore!... et dont peut-être il est aimé! que dira cette pauvre Maria, lorsqu'elle apprendra l'exil de son frère? sans doute elle ne voudra plus voir Clavijo! sans doute elle va le détester...

ILBERTO, *sévèrement.*

Dom Sidonio, Maria fera fort bien sans doute de ne plus revoir Clavijo. Clavijo ne peut lui inspirer que de la haine; mais j'aimerais mieux inspirer la haine que le mépris; et si la conduite de Clavijo est digne de blâme, celle de dom Sidonio en mérite bien plus.

SIDONIO.

Que voulez-vous dire par là?

ILBERTO.

Un amant qui dénonce le frère de sa maîtresse commet un grand crime, mais celui qui lui a donné ce conseil, en commet un mille fois plus grand.

SIDONIO.

Et qui donc a pu donner à Clavijo le conseil de dénoncer Beaumarchais, le frère de sa maîtresse?

ILBERTO.

C'est vous, dom Sidonio.

SIDONIO.

Moi!

ILBERTO.

Vous-même.

SIDONIO, *mettant la main sur son épée.*

Dom Ilberto!

ILBERTO.

Dom Sidonio!

SIDONIO.

De pareils outrages ne se lavent que dans le sang.

ILBERTO, *tirant l'épée.*

Permis à vous d'en tirer vengeance, je ne suis pas horloger; vous ne refuserez pas de vous battre.

SIDONIO, *tirant l'épée.*

Non, monsieur, à l'instant même. Ecoutez-moi cependant; je voudrais voir Maria avant que d'entreprendre ce combat funeste, je voudrais me disculper à ses yeux, je voudrais qu'elle sût...

ILBERTO.

Défendez-vous, dom Sidonio, vous ne verrez plus Maria; après l'affront que vous leur avez fait, vous ne verrez plus ni la sœur ni le frère...

Ils se battent. Beaumarchais entre.

SCENE NEUVIEME.

ILBERTO, BEAUMARCHAIS, *dom* SIDONIO.

BEAUMARCHAIS, *tirant l'épée.*

Pardonnez-moi, mon cher Ilberto, dom Sidonio me reverra tel que je dois être devant lui. Retirez-vous, Ilberto, et mettez bas les armes; c'est à moi seul que dom Sidonio doit avoir affaire... Que dis-je? dom Sidonio en me faisant dénoncer, n'a offensé que moi, et je lui pardonne. Mais Clavijo a offensé ma sœur, et c'est ma sœur que je dois venger. Allons chercher Clavijo: par tout où je le trouverai, je suis résolu de l'attaquer et de le punir.

SIDONIO.

Clavijo n'a fait que son devoir, M. de Beaumarchais: il a signé malgré lui une déclaration que vous avez impérieusement exigée. C'est vous qui êtes l'agresseur, et c'est à lui à vous demander raison de votre indigne conduite.

BEAUMARCHAIS.

Oh! que ne peut-il me la demander? comme j'aurais du plaisir à la lui rendre au bout de mon épée!

SIDONIO.

Clavijo ne se cache point, monsieur, j'ai su par quelques domestiques qu'en ce moment il rodait autour de cette maison, pour épier le moment de voir Maria et de lui offrir de nouveau son cœur et sa main.

BEAUMARCHAIS.

Il rode autour de cette maison, quel bonheur! Allons, mon cher Ilberto, allons chercher Clavijo par tout, nous le trouverons peut-être, et dom Sidonio d'ailleurs nous aidera à le trouver.

SIDONIO.

Oui, M. de Beaumarchais, oui, je vous aiderai à le trouver, et je ne le quitterai pas sur tout. Il est mon ami, vous êtes deux en ce moment, et nous serons deux tout à l'heure.

BEAUMARCHAIS.

A merveille, dom Sidonio, à merveille. Vous avez à vider un débat avec dom Ilberto, je viens de vous déranger et je vous en demande pardon. Ilberto, vous n'êtes pas homme à ne pas terminer une querelle déjà commencée.

ILBERTO.

Moi! je suis désolé que vous m'ayez empêché de la finir.

SIDONIO.

Nous la finirons, Ilberto, nous la finirons.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien! dom Sidonio, vous vous battrez avec Ilberto, et moi, avec Clavijo. Quel plaisir! partie quarrée! ne la retardons pas et partons.

ILBERTO.

Partons.

SIDONIO.

Partons.

SCENE DIXIEME.

MARIA, SOPHIE, AMSELMO, ILBERTO, BEAUMARCHAIS, *dom* SIDONIO.

SOPHIE, *à Beaumarchais.*

Mon frère! mon frère! ma sœur Maria se porte beaucoup mieux, la voici.

BEAUMARCHAIS.

Elle se porte mieux, je n'en suis pas étonné, tous ces évanouissemens des jeunes demoiselles ne sont pas dangereux, je m'y connais, adieu. Elle se portera mieux à mon retour. Partons, messieurs, partons.

MARIA.

Mon frère, ne pourrais-je vous dire un mot?

BEAUMARCHAIS.

A mon retour, vous dis-je? vous ne tarderez pas à me revoir. C'est l'affaire de deux ou trois minutes.

SCENE ONZIEME.

MARIA, SOPHIE, ANSELMO.

SOPHIE, *à Anselmo.*

Tous trois ont leur épée, et comme ils paraissent agités! Courez après eux, Anselmo, et vous viendrez me rendre compte de tout. Nous ferons avertir le corrégidor, si la chose est nécessaire. *Anselmo sort.*

SCENE DOUZIEME.

SOPHIE, MARIA.

MARIA.

Se peut-il que Beaumarchais, que mon frère m'abandonne ainsi lorsque je viens de me trouver mal et que j'ai failli perdre la vie?

SOPHIE.

Laissez-le faire, ma chère Maria, notre frère vous aime, il ne vous abandonnera point, et sûrement il vous le prouvera.

MARIA.

Mais pourquoi prend-il la fuite lorsque je n'ai qu'un mot à lui dire, et pourquoi ne veut-il pas m'écouter?

SOPHIE.

Il courait après Clavijo, ma chère Maria, je crois au moins l'avoir deviné lorsqu'il a dit qu'à son retour vous vous porteriez mieux.

MARIA.

Il courait après Clavijo et il avait son épée nue. Ah! ma chère Sophie! je frémis, il le cherche pour se battre avec lui, l'un ou

l'autre mourra peut-être des suites de ce duel, et je ne survivrai ni à l'un ni à l'autre.

SOPHIE.

Pourquoi vous effrayer à ce point, ma chère Maria, Clavijo est un traître; et si Beaumarchais le punissait, ne ferait-il pas une bonne action?

MARIA.

Il n'est pas prouvé, ma chère sœur, que Clavijo soit un traître, Clavijo est faible de caractère, mais il est honnête et sensible; peut-être de mauvais conseils...

SOPHIE.

Vous avez raison de parler ainsi, ma chère Maria, c'est Sidonio, c'est l'infâme Sidonio qui seul a renversé la tête de ce pauvre Clavijo et l'a porté à une action indigne, à une dénonciation. Mais enfin c'est Clavijo qui a dénoncé notre frère, et ce n'est point Sidonio; ne sont-ils pas aussi coupables et aussi méprisables l'un que l'autre?

MARIA.

Non, ma sœur, non, il ne faut pas confondre leurs crimes; celui de Sidonio est bien plus grand que celui de Clavijo. Clavijo a été l'instrument dont Sidonio s'est servi pour arriver à ses fins. L'un est Mahomet et l'autre Séide.

SOPHIE.

C'est-à-dire, ma chère sœur, que Sidonio est seul coupable et que Clavijo est innocent.

MARIA.

Voilà ma pensée, vous l'expliquez à merveille.

SOPHIE.

Oh! je vois bien que, malgré tous ses torts, vous aimez encore Clavijo.

MARIA.

Oui, ma sœur, je l'aime, et je suis en cela plus coupable que lui-même, puisqu'il a voulu perdre mon frère, mon frère qui est mon appui; mon frère qui est brave, honnête, spirituel, généreux; mon frère enfin qui partage avec vous toutes mes affections et pour lequel je donnerais mille fois ma vie. Mais voici Anselmo qui paraît fort agité, qu'a-t-il à nous dire?

SCENE TREIZIEME.

MARIA, SOPHIE, ANSELMO.

ANSELMO.

Vous m'aviez ordonné, Mesdames, de suivre ces Messieurs et de venir vous rendre compte de tout, ah! quel tableau j'ai à vous

peindre ! Le sang que j'ai vu couler..., les larmes que je répands et qui m'étouffent, la terreur, la pitié, qui se disputent mon cœur, tout m'empêche de vous raconter... J'ai peine à me tenir sur mes jambes...

MARIA.

Eh quoi! mon frère aurait-il péri ?

ANSELMO.

Non, mademoiselle, rassurez-vous. il est vainqueur, et j'ose même dire qu'il l'est deux fois. *Cherchant un fauteuil.* *Permettez-vous ?...*

SOPHIE, *lui avançant un fauteuil dans lequel il s'assied.*

Asseyez-vous, bon Anselmo, et reprenez vos sens; nous sommes l'une et l'autre à vos côtés et ne demandons qu'à vous entendre.

ANSELMO, *s'assied entre les deux sœurs qui restent debout à ses côtés.*

Vous avez vu à l'instant sortir d'ici MM. Beaumarchais, Ilberto et Sidonio. La colère d'Ilberto était calme, silentieuse et concentrée comme l'est ordinairement la colère des Espagnols ; celle de M. de Beaumarchais plus vive et non moins profonde, s'exhalait en plaisanteries et en bon mots ; il cherchait par tout Clavijo, et enfin il le trouve au détour d'une petite rue qui avoisine cette maison. L'éclair n'est pas plus prompt, la foudre n'est pas plus rapide. En garde, lui crie M. de Beaumarchais, mettez-vous en garde, et défendez-vous. Clavijo tire l'épée et se défend avec courage. Ilberto, au même instant, fond sur Sidonio qui se défend aussi très-bien, et spectateur de deux combats sanglans, je les observe avec terreur du coin de la petite rue d'où ces Messieurs étaient sortis pour se battre plus à leur aise. Ils étaient dans la grande, ce fait est bon à savoir, et moi j'étais dans la petite, d'où je voyais tout sans être vu, Mesdames. Mais permettez-moi de reprendre mon haleine. *Il pousse de grands soupirs d'un air très-fatigué et se lève.* Je souffre de vous voir debout, tandis que moi, simple domestique...

SOPHIE.

Rasseyez-vous, bon Anselmo, rasseyez-vous, les hommes, tels que vous, lorsqu'ils ont votre âge et surtout votre probité, ne sont pas des domestiques mais des amis.

ANSELMO, *se rasseyant.*

Eh bien ? Mesdames, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'à peine Sidonio a paré quelques coups que lui portait votre mari, il en reçoit un qui l'étend mort à ses pieds. J'accours pour le secourir, tems perdu. Le coup l'avait percé au cœur ; il était sans parole et sans vie.

MARIA.

Dieu soit loué ! il avait mérité son sort. Puissent ainsi finir tous les traîtres! Et Clavijo ?

ANSELMO.

Au moment où j'allais au secours de Sidonio, Clavijo recevait de son côté une blessure que je crois mortelle; il chancelle, il est prêt à tomber ; je me rends vers lui, je le soutiens dans mes bras. Il était désarmé, et c'est ici que j'ai vu la générosité et la grandeur d'ame de monsieur votre frère.

SOPHIE.

Rien de ce que vous pouvez me dire ne m'étonnera, mon cher Anselmo, Beaumarchais ne ressemble pas aux autres hommes.

ANSELMO.

Beaumarchais est un dieu, Mesdames. Vous repentez-vous, dit-il à Clavijo, d'avoir trompé ma sœur? Si je m'en repens! lui répondit-il d'une voix mourante, Sidonio seul est coupable. Je n'ai pas cessé d'adorer Maria, et puissé-je l'obtenir pour épouse ! Cependant les lois sont sévères en Espagne, sauvez-vous, mon frère, sauvez-vous, M. de Beaumarchais. Bien loin de vous dénoncer, je donnerais mille fois ma vie pour épargner la vôtre. Beaumarchais, à ces mots, jette son épée loin de lui ; et embrassant Clavijo avec transport, tu me donnes le nom de frère, lui dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, eh bien ! je l'ai déjà accepté, je l'accepte encore, et Maria sera ton épouse. J'ai fait des fautes comme toi, et comme toi je n'ai pas toujours eu le bonheur de m'en repentir. Le repentir désarme le ciel même, pourquoi ne me désarmerait-il pas? Il dit, et tirant son mouchoir de sa poche et arrachant sa cravate, il bande lui-même la plaie de Clavijo, étanche le sang qui en découle ; et secondé d'Ilberto qui partage sa sollicitude, l'un et l'autre se disposent à conduire le blessé en ces lieux.

MARIA.

Ah ! puisse la blessure de Clavijo n'être point mortelle! je vous l'ai bien dit, ma sœur, que Clavijo n'était point coupable.

SOPHIE.

Il l'a été un moment, mais qu'une faute est belle lorsqu'elle est ainsi réparée !

ANSELMO.

Ils ne tarderont pas à venir ici tous les trois, permettez, Mesdames, que j'aille au devant de leurs pas, et que leur offrant de nouveau mes soins. . .

ILBERTO.

Non, Anselmo, non, allez à l'instant chez le ministre vous informer si l'exil de mon frère est révoqué.

ANSELMO.

J'y cours.

SCENE QUATORZIEME.

SOPHIE, MARIA, ANSELMO, CLAVIJO, *soutenu par Beaumarchais et Ilberto. Anselmo avance le fauteuil qu'il occupait.*

BEAUMARCHAIS, *sans cravate et les cheveux en désordre.*

Permettez, ma chère sœur, que je vous présente M. Clavijo; il s'est battu avec moi en honnête homme, il est blessé grièvement; mais j'espère qu'il en reviendra. Les coups d'épée ne tuent point les braves, et les balles passent à leur côté.

CLAVIJO, *dans le fauteuil.*

Oh! ma chère Maria, que je suis coupable! Un scélérat s'était emparé de ma confiance, il m'a fait faire une action indigne d'un honnête homme; mais le fiel de ma plume n'a point passé jusqu'à mon cœur, et si vous me croyez encore digne de vous, puis-je espérer que vous oublierez...

MARIA.

Je sais tout et j'oublie tout, mon cher Clavijo, puisse votre blessure!...

CLAVIJO.

Elle n'est point mortelle, je le sens au plaisir que me fait votre présence. Votre frère vient de me pardonner, dites que vous me pardonnez aussi, ce sera pour la seconde fois, et cette double grâce me rappellera deux fois des portes du trépas.

BEAUMARCHAIS.

Oui, ma sœur, j'ai pardonné, et j'espère que tu suivras mon exemple.

MARIA.

Et quand même je le voudrais, pourrais-je le haïr encore?

BEAUMARCHAIS.

Ilberto, vous entendez ma sœur, qu'on fasse venir le notaire et que tout se prépare pour une nôce.

ILBERTO.

Vous oubliez, mon cher Beaumarchais, que vous êtes chassé d'Espagne, et qu'un ordre sévère...

BEAUMARCHAIS.

On ne chasse point d'Espagne les honnêtes gens, on les calòmnie, mais l'aveu de Clavijo fera revenir le ministre d'une prévention odieuse; le ministre m'a promis d'ailleurs que l'ordre de mon exil serait aujourd'hui révoqué.

SCENE QUINZIEME.

Les Précédans, ANSELMO.

ANSELMO.

Oui, monsieur, il l'est d'aujourd'hui même. Je viens de voir un sécrétaire du premier ministre qui m'a dit qu'il venait d'être expédié.

CLAVIJO.

Beaumarchais et vous Ilberto, cela ne suffit pas pour votre sûreté, nos lois sur le duel sont terribles, sauvez-vous, mes frères, sauvezvous; et durant votre absence, je travaillerai à obtenir votre grâce.

BEAUMARCHAIS.

Vous n'êtes pas mort, mon cher Clavijo, heureusement vous ne l'êtes pas, et par conséquent je n'ai rien à craindre. Quant à Ilberto, qu'il n'assiste point à la nôce; et durant son absence, je me joindrai à vous pour le faire absoudre. Il ne tarderas pas à l'être, il s'est battu avec loyauté, il a tué son homme, et quel homme!... Est-ce un crime que de débarrasser la terre d'un méchant?.. Allons, mes amis, plus de crainte, plus de tristesse... Ma chère Sophie, vous avez l'ame bonne et sensible, je vous recommande Clavijo, donnez-lui un appartement dans cette maison, qu'un chirurgien habile prenne soin de lui. Dès qu'il sera guéri, nous ferons la nôce, ce qui vaut mille fois mieux que d'aller en exil en Afrique. Quant à vous, Clavijo, vous êtes faible mais honnête; tout en suivant le vice, vous êtes vertueux : défiez-vous des conseils que vous donnent les méchans, renoncez au vil métier de journaliste, et vous deviendrez un homme.

Fin du Drame de Clavijo.